

Ce document est extrait de la base de données
textuelles Frantext réalisée par l'Institut National de
la Langue Française (INaLF)

Gabrielle de Vergy [Document électronique] / P.-L. Belloy

PREFACE

p11

Observations historiques.

L' évènement qui fait le sujet de cette
tragédie est-il vrai, est-il fabuleux ? C' est,
sans doute, la première question que feront
la plupart de mes lecteurs. Mais ce problème
exige une discussion trop étendue pour les
bornes d' une préface ; je me propose de le
résoudre dans un mémoire particulier, où je
me flatte que le public trouvera des détails
curieux et intéressans. Qu' il me suffise de dire
ici, qu' en traçant le plan de ma tragédie,
j' ai cru devoir suivre l' opinion commune,
fondée sur le récit du plus grand nombre des
historiens : (...).

Mon sujet était généralement connu par
une tradition ancienne, et plus encore par
cette romance délicate et pathétique, restée
dans la bouche de tout le monde ; fruit précieux
des loisirs d' une main respectable qui
s' honore en protégeant les arts, et qui les
honore en les cultivant. Il n' y a personne
qui n' ait retenu, entre beaucoup de vers
heureux de ce poème, ces deux vers frappans

p12

dont j' ai tiré quelques situations de ma
tragédie :

il voit le coeur, il en jouit :

il lit la lettre, il en frémit.

Le roman de Mademoiselle De Lussan,
intitulé les anecdotes de la cour de
Philippe-Auguste, a été très-célèbre, et est

Livros Grátis

<http://www.livrosgratis.com.br>

Milhares de livros grátis para download.

encore lu avec plaisir. Le style n' y séduit point par cette énergie, cette élégance, cette fraîcheur qu' on trouve dans les romans d' aujourd' hui ; mais le fond de l' ouvrage offre par-tout le charme puissant d' un intérêt rapide, et sur-tout une vérité, une force dans les caractères, telles que vous croyez toujours avoir les personnages devant les yeux : vous vous figurez à vous-même les traits, la taille, la voix d' Adélaïde De Coucy et de son père, du comte de Rhétel, et de la dame de Rosoi : vous les voyez, vous les entendez. C' est un mérite rare : et peut-être est-ce le premier dans tout auteur qui raconte : c' est le grand talent d' Homère, et celui par lequel il l' emporte souvent sur Virgile.

La célébrité de ce roman m' a déterminé à le prendre pour guide dans la disposition générale de ma fable : je ne pouvois que

p13

perdre, en donnant à ma tragédie une vérité historique plus exacte : j' ai conservé le nom et la qualité des héros, le lieu de la scène et les principaux évènements.

Quant aux noms, celui de *Gabrielle* était trop connu, trop agréable à l' oreille, pour que j' entreprisse de le changer. J' ai rétabli celui de *Faïel*, tel qu' il doit être : la seigneurie de Faïel existe encore à la porte de Saint-Quentin ; et j' ignore pourquoi Mademoiselle De Lussan a substitué à ce nom véritable, celui de *Fagel*, qui, ayant moins de voyelles, est moins doux et moins sonore. à l' égard du lieu de la scène, on verra que je ne pouvois guère me dispenser de choisir aussi la Bourgogne ; car pour lier et pour rendre vraisemblables les évènements de la pièce, il fallait les faire passer dans un lieu voisin de la route que Philippe-Auguste devait prendre pour revenir de Provence à Paris. J' ai donc placé mes personnages dans le château D' Autrey, qui appartenait à la maison De Vergy, et dont une des branches de cette maison tirait son nom distinctif. Par rapport aux évènements, tous ceux qui m' ont paru incompatibles avec les règles ou les bienséances théâtrales, ont été retranchés. Mais lorsque j' ai ajouté des faits nouveaux,

p14

je les ai puisés dans l'histoire du tems. Racine avoit ce scrupule, quand il changeait quelque chose à la fable : on peut voir dans la préface de son Iphigénie, comme il cite les autorités d'après lesquelles il a hazardé le personnage d'Eriphile. Nous devons, sans doute, avoir encore plus de délicatesse, quand il s'agit d'un fait tiré de notre histoire moderne.

Ainsi j'ai représenté Gabrielle comme soeur de la duchesse de Bourgogne, parce que dans le même tems à peu près il y eut une Alix De Vergy, femme du duc Eudes iii. La puissance de la maison De Vergy était si grande en ce siècle, que Hugues, père d'Alix, fit la guerre au duc de Bourgogne, d'abord avec les secours de Philippe-Auguste, et ensuite avec ses seules troupes. Le duc fut même obligé, selon Du Chesne, de se liguier contre ce vassal redoutable, avec d'autres seigneurs de la maison De Vergy, ces circonstances pouvant donner plus de considération à mes acteurs, j'ai dû en profiter.

De même, l'amitié dont Philippe-Auguste honorait Raoul De Coucy, et dont ce seigneur était si digne ; le goût des arts qui commençait à régner dans ce siècle, et que les célèbres chansons du châtelain De Coucy

p15

nous attestent encore ; étaient autant d'avantages qu'un poète ne pouvait négliger sans s'exposer à se voir accusé de maladresse. Pour faire paraître Raoul, il a été nécessaire de supposer qu'il avait survécu au bruit de sa mort et à sa lettre fatale. Ainsi cette lettre devient le premier fil de l'intrigue, et le fondement des soupçons et des fureurs de Faïel. Mais la manière dont j'ai feint que Raoul avait été sauvé d'une mort prochaine, rassemble encore plusieurs traits empruntés de l'histoire. Saladin attaqua réellement, pendant la nuit, le camp des chrétiens, sur la fin du siège D'Acre (autrement appelée Ptolémaïs). Plusieurs fois, dans d'autres occasions, les sarrasins se revêtirent des armes et des habits des français prisonniers, pour pénétrer plus sûrement dans nos tentes, et même dans les villes que nous avions conquises.

Joinville raconte que les bédouins, excités par le prix d' un besan d' or que le sultan mettait à la tête d' un chevalier, entraient furtivement dans le camp français, et manquaient rarement de mériter la récompense promise. Dans toutes les batailles, ils avaient soin de couper les têtes des morts un peu distingués : elles étaient ensuite plantées avec faste, au bout des piques, sur les retranchemens,

p16

ou sur les remparts des infidèles. L' abbé Velly peint, d' après le même Joinville, la désolation de nos chevaliers, qui étaient toujours jaloux de donner une sépulture honorable à leurs parens et à leurs amis, et *qui ne pouvaient plus en reconnaître les tristes restes dans un amas de cadavres mutilés* . Il est également vrai que le roi d' Angleterre fit égorger tous les prisonniers musulmans, et que les français témoignèrent plus d' humanité. On sait que Saladin avait dû en inspirer par ses exemples. On sait aussi que, dans ces tems où l' ignorance était profonde en Europe, nos princes prirent quelquefois leurs médecins en Asie, et chez les infidèles mêmes. Par conséquent il n' y a rien que de très-vraisemblable à supposer, qu' un chevalier fut guéri chez les arabes d' une blessure que les français avaient jugée mortelle. Je crois que les lecteurs éclairés me tiendront compte de cette loi que je m' étais prescrite, de fonder toujours des faits véritables dans les fictions nécessaires à la tragédie. Observations dramatiques. Les dissertations qu' on lit à la tête de Brutus et de Sémiramis, serviront d' excuse et

p17

d' exemple à celle que l' on va lire. Mon sujet était certainement plus difficile et plus dangereux à mettre au théâtre, que les deux sujets sur lesquels M De Voltaire a cru devoir prévenir ses lecteurs, par des observations un peu étendues. Le titre seul de Gabrielle De Vergy

annonce une tragédie du genre le plus terrible : on se croit même menacé d' être conduit jusqu' à l' horreur. Heureusement, depuis quelques années, le public s' est accoutumé à des situations fortes, que Racine et Corneille n' avaient pas déployées sur la scène française. Si vous exceptez le cinquième acte de Rodogune, et la tragédie entière d' Athalie, vous ne trouverez guère dans les chef-d' oeuvres des deux pères de notre théâtre, ces violens coups de terreur, ni ces spectacles pompeux et pathétiques qui semblaient constituer la tragédie des grecs. Le vrai génie est créateur : Corneille et Racine se sont fait chacun un genre nouveau, en s' attachant à deux branches de l' art, peu cultivées par Sophocle et Euripide. Corneille, qu' emportait l' impulsion rapide de son ame véhémence et sublime, nous a tracé les grands tableaux de l' héroïsme et des triomphes de la vertu, dessinant avec une fierté vigoureuse ces premiers

p18

traits de caractère, toujours permanens, et qui distinguent les hommes plutôt que l' expression changeante de nos passions, par lesquelles nous nous ressemblons tous. Racine, qui suivait le penchant de son ame douce et tendre, nous a développé les faiblesses du coeur, nous a peint les égaremens, les orages des passions humaines : il semblait que la richesse de son coloris enchanteur avait besoin de se répandre dans les détails infinis des nuances vives et délicates de l' amour, le plus varié de tous les sentimens de la nature. Crébillon est le premier qui ait transporté sur la scène française cette terreur sombre et majestueuse, l' ame de l' ancienne tragédie. électre, Atrée et le sublime Rhadamiste, nous ont frappés de ce saisissement profond qui pénètre le coeur de toute part, et qui arrête le sang dans nos veines. Sans parler de la coupe d' Atrée, le seul second acte de cette tragédie excita un frissonnement continu, inconnu jusqu' alors à nos spectateurs. M De Voltaire, réunissant les trois genres de ses prédécesseurs, tour-à-tour et souvent à la fois héroïque, tendre et terrible, a encore enrichi notre scène des coups de théâtre frappans et des spectacles magnifiques des

athéniens. Par-là il est parvenu à donner à

p19

l'ame des secousses plus violentes et plus multipliées. C'est lui, sans contredit, qui a le mieux habillé notre Melpomène dans le vrai goût de l'antique. Oedipe, Mérope et Sémiramis en sont des garans immortels. Il est vrai que ces deux derniers poètes ont été traités de novateurs, quand ils ont commencé à ramener l'ancien genre ; mais aujourd'hui le public, accoutumé à toutes les variétés de l'art, reçoit avec un égal empressement toute tragédie qui a droit à son suffrage, de quelque genre qu'elle soit. Si plusieurs personnes préfèrent les drames dans le goût de Corneille et de Racine, d'autres ont une prédilection marquée pour le goût des grecs, de Crébillon et de M De Voltaire. Chaque spectateur, selon la différence de son caractère, ressent plus ou moins de plaisir, en voyant une bonne pièce nouvelle. Il n'y a de malheureux que ces esprits exclusifs, idolâtres d'un genre unique, et qui n'en veulent point souffrir d'autres. Ayons pitié d'eux : il faut toujours plaindre ceux qui se retranchent des plaisirs. Convenons cependant, par rapport au genre terrible, qu'aujourd'hui l'on passe quelquefois le but, en faisant trop d'efforts pour y atteindre. On s'est écarté de l'imitation du

p20

théâtre d'Athènes, en poussant trop loin l'imitation du théâtre de Londres. Un des grands défauts de la plupart des tragédies anglaises, celui qui caractérise le plus le génie de cette nation, opposé à celui des athéniens, c'est la terreur portée à l'excès, la terreur dégénérant presque toujours en horreur, et conduisant trop rarement aux larmes. Lisez Hamlet, Macbeth, Richard Iii ; vous frémissiez sans cesse, vous ne pleurez presque jamais. Lisez au contraire l'Oedipe de Sophocle, les Bacchantes, Hercule furieux ; vous voyez des spectacles peut-être plus atroces, mais qui finissent toujours par être attendrissans. Or ce n'est qu'à cette condition qu'il est permis de présenter sur la scène un

évènement horrible.

Oedipe incestueux et parricide vient sur le théâtre avec les yeux arrachés et dégoutans de sang. Agavé offre à Cadmus son père, une tête encore fumante, qu' elle croit être celle d' un monstre qu' elle a vaincu : bien-tôt elle reconnaît la tête de son propre fils. Hercule

p21

s' éveille au milieu de ses enfans égorgés, nageans dans le sang et parmi les débris : et tout-à-coup il apprend que c' est lui-même qui, dans son délire, a massacré sa famille entière. Certainement il n' y a rien de si affreux sur le théâtre anglais. Mais lisez le désespoir d' Agavé et de Cadmus, celui d' Hercule, sur-tout les douloureuses plaintes d' Oedipe, lorsqu' il embrasse ces êtres infortunés, qui sont à la fois ses fils et ses frères ; l' horreur se change en attendrissement, et le coeur se soulage par un torrent de larmes.

Si quelque poète grec a laissé ses spectateurs dans la situation d' une *horreur sèche* , il a été condamné par ses contemporains. Dans l' électre de Sophocle, Oreste immole volontairement Clytemnestre, qu' il sait être sa mère. Loin de sentir aucuns remords de son parricide, il garde assez de sang-froid pour

p22

présenter le cadavre à Egisthe, en lui disant que c' est le corps d' Oreste : le tyran lève le voile qui couvre ce corps ensanglanté, et reconnaît sa femme. Cette abomination révolta ; et elle inspira à Euripide la hardiesse de traiter le même sujet, en l' adoucissant. Il conserva l' atrocité du parricide commis avec une pleine connaissance et une mûre réflexion : mais il donna à Oreste et à sa soeur des remords touchans, qui arrachèrent des larmes de tous les yeux.

Malgré cela, Aristote loue beaucoup le poète Astydamas d' avoir changé un peu la fable, afin de ne point porter l' horreur aussi loin que Sophocle et Euripide, et d' avoir fait tuer Eriphile par son fils Alcméon, dans le moment où ce prince ignore qu' Eriphile est

sa mère. Le désespoir d' Alcméon en devenait bien plus attendrissant. C' est avec des ménagemens à peu-près semblables que nos poètes français ont traité les sujets d' Oreste, de Sémiramis et de Mahomet ; ils ont par conséquent mieux suivi le goût des athéniens, que Sophocle et Euripide même.

Il n' est pas difficile de trouver dans le coeur humain les raisons de cette règle dramatique, sur laquelle j' insiste en ce moment. Quand je vais voir une tragédie, c' est certainement

p23

un plaisir que je vais me procurer. Or, si vous ne me remplissez l' ame que d' idées noires, barbares et monstrueuses qui la révoltent, l' humilient et la mettent au supplice ; si vous me renvoyez avec une oppression, un étouffement qui me rendent malade ; appellerez-vous cela un plaisir ? Frappez, percez mon coeur ; osez le déchirer, l' écraser par les coups les plus terribles ; mais consolez-moi par ce tendre sentiment de la pitié, l' une des plus douces voluptés que la nature ait sagement ménagées à l' homme. Je vous pardonnerai de m' avoir oppressé, si vous me délivrez du poids qui m' accable par des pleurs qui me soulagent. Je ne veux souffrir l' horreur, qui est un tourment, que lorsqu' elle me conduit à l' attendrissement, qui est un plaisir. En un mot, les larmes sont le baume salutaire qui doit couler sur les blessures que l' auteur tragique fait à l' ame du spectateur. Je ne prétends pas faire prononcer un arrêt de réprobation contre le grand nombre de tragédies anglaises, et contre le petit

p24

nombre de nos tragédies, dans lesquelles cette règle dramatique n' a point été observée : je soutiens seulement qu' elles en sont moins agréables ; qu' on aimerait mieux en sortir attendri qu' indigné ; qu' elles manquent d' une des parties essentielles de l' art ; et qu' il faut des beautés de plus pour faire excuser ce vice. Je n' aurais jamais entrepris de mettre sur la scène le sujet de Gabrielle De Verger, si

je n' eusse pas cru qu' il était possible de le traiter conformément aux principes que je viens d' établir. Mais j' entrevis d' abord que je pouvais adoucir l' atrocité de la catastrophe, et que le reste du sujet fournissait des situations fortes et touchantes, capables de plaire à tous les spectateurs de tous les pays. En effet, on imaginera aisément que je n' ai jamais songé à exposer sur le théâtre la dame de Faïel mangeant le coeur de Raoul. Pour écarter cette horreur dégoûtante, je n' avais pas besoin du précepte d' Horace :

(...)

il suffisait de consulter la délicatesse française. D' un autre côté, il aurait été presque aussi désagréable de faire paraître la dame de Faïel après son horrible repas ; le spectateur l' aurait crue toujours prête à rejeter ce mets abominable.

p25

Se borner à un récit, était une faible ressource dans un sujet dont les premiers actes pleins de passions forcenées, devaient avoir trop de chaleur pour permettre un cinquième acte froid.

Il n' y avoit donc qu' un parti à prendre : c' était d' imiter l' auteur d' Atrée et du Triumvirat, en tempérant l' excès d' horreur qu' il a hasardé dans la première de ces pièces, par les adoucissements qu' il a mis dans la seconde. La coupe d' Atrée soulève le coeur, lorsqu' elle échappe des mains de Thyeste ; parce que *les spectateurs sont supposés voir* ruisseler le sang que Thyeste portait à sa bouche. Mais, dans le Triumvirat, *l' actrice seule étant supposée voir* la tête de Cicéron, qui est sous un voile, ce moment n' excite aucune sensation funeste à la pièce : c' est même la scène qui a réussi avec le plus d' éclat sur le théâtre de Paris. Ainsi, faire apporter à Gabrielle le coeur sanglant de Raoul, dans un vase où elle seule pourrait le voir, me sembla l' unique façon de risquer sur notre théâtre cette action atroce, sans qu' elle devînt trop épouvantable. Car certainement les spectateurs français n' auraient jamais souffert qu' on exposât l' objet même à leurs regards, quelque bien qu' il pût être imité ; et je ne conçois pas comment

les grecs ont pu soutenir la vue de cette tête de Penthée, que sa mère tient par les cheveux et porte fièrement en triomphe. Ce n' est pas tout. J' avais remarqué, en voyant jouer Atrée, que les larmes venaient aux yeux de tout le monde, lorsque Thyeste ayant presque sur les lèvres la coupe dans laquelle il ne sait pas encore qu' on lui offre le sang de son fils, s' arrête involontairement, et dit avec cette tendre inquiétude que la nature lui inspire. *cependant... je ne vois point mon fils !* mais j' avais remarqué que le sang-froid barbare du féroce Atrée, que cette ironie noire et détestable, *craignez moins que jamais d' en être séparé,* renfonçaient les larmes et transportaient d' indignation. Il ne m' appartient pas de condamner un maître aussi respectable que Crébillon : mais si j' avais encore le bonheur de raisonner avec lui sur mon art, l' expérience générale, la sensation universelle ne m' autoriseraient-elles pas à lui dire : vous nous reprochez de ne nous pas livrer à la douleur pathétique de Thyeste ; et c' est vous qui nous en empêchez, en nous remplissant d' un sentiment plus fort, d' une indignation qui va jusqu' à la fureur, et qui repousse la pitié à laquelle vous nous aviez

p27

disposés. Comment faire autrement ? Je n' en sais rien : c' est, je crois, un défaut de votre sujet : mais enfin c' est un défaut. Cette observation, que j' avais faite dès ma première jeunesse, m' est revenue à propos, quand j' ai songé à traiter le sujet de Gabrielle De Vergy. J' ai vu qu' il me serait très-facile d' éloigner Faïel au moment où sa femme découvrirait le vase fatal. Ce jaloux furieux doit se proposer de jouir de sa vengeance ; il doit être prêt à présenter lui-même le coeur sanglant : mais à la vue de sa femme, l' amour doit le retenir. Je l' ai peint plus amoureux qu' il ne l' est dans l' histoire ; et c' est une contradiction qui caractérise l' amour, que d' ordonner le supplice de ce qu' on aime, et de n' en pouvoir être témoin. Ainsi Gabrielle restant seule sur la scène, avec ce vase redoutable, le spectateur étant dans la confiance et sachant ce que le vase contient, il me semble qu' on frissonnera à chaque pas que

fera l'innocente victime pour s'approcher de la table : on sera tenté de l'avertir de ne pas toucher à ce dépôt terrible : mais ce sera de l'effroi, sans horreur, sans indignation. Le seul instant où elle découvrira le vase paraîtra

p28

horrible ; mais ce premier coup passé, me suis-je dit à moi-même, on pourra se livrer à tous les sentimens moins affreux et plus touchans, qui doivent déchirer l'ame d'une amante désolée : et Faïel ne nous indignant point par sa présence, on jouira d'une situation profondément douloureuse, de cette solitude du désespoir, dont l'accablement est si pathétique. J'ai fait plus : j'ai eu soin que ce vase, dont le spectateur ne peut voir que le dehors, ne restât point trop long-tems sous les yeux même de Gabrielle : et quand elle adresse quelques paroles entrecoupées, quelques regrets tendres à ce coeur déplorable, l'éloignement de l'objet rend ses plaintes plus douces et plus pénétrantes. Enfin, je lui ai donné un délire, que je crois bien naturel après un coup si violent et si capable de bouleverser tous ses sens : j'ai espéré que cet égarement pourrait produire une situation déchirante, lorsque Faïel arriverait en proie aux plus cruels remords, et convaincu de l'innocence

p29

de sa femme ; car elle s' imagine voir entrer son père, dont on lui annonce le retour ; elle dit à son mari tout ce qu'elle dirait à son père, sur ses malheurs et sur son innocence : chaque mot doit donc percer le coeur du malheureux Faïel, et cette erreur peut mettre le comble au pathétique. Voilà toutes les ressources que j'ai cru devoir mettre en usage pour adoucir cette affreuse catastrophe ; persuadé que je perdrais infailliblement du côté de l'horreur tout ce que je gagnerais du côté de l'attendrissement. Pour juger plus sûrement de l'effet, j'ai un peu multiplié les lectures de cette pièce, depuis cinq ans qu'elle est faite : et à force d'observer les impressions différentes que

produisait le cinquième acte, je suis parvenu à le conduire au point où on va le voir. En général, j' ai remarqué que les larmes commençaient à couler dès que Gabrielle parle à ce coeur, qu' elle ne voit plus. Si quelques personnes, plus vivement frappées de l' horreur du moment où elle découvre le vase, étaient plus difficiles à attendrir, elles ne pouvaient retenir leurs pleurs à la dernière scène, lorsque la victime expirante se jette volontairement dans les bras de son bourreau désespéré, en croyant se jeter dans ceux de

p30

son père. Si mes lecteurs éprouvaient la même sensation, ce dont je doute fort, j' aurais approché du but où j' aspirais, en me proposant de réunir le pathétique du théâtre de Paris à la terreur du théâtre de Londres. Je crois cependant que l' effet de tous ces ménagemens sera plus sensible sur la scène que dans le cabinet : je pense que, contre l' ordinaire des tragédies fortement terribles, celle-ci paraîtra plus atroce à la lecture qu' à la représentation. Pourquoi ? Parce que les lecteurs croiront voir le coeur, et que les spectateurs seront bien sûrs de ne le pas voir. Les yeux fixés arrêtent l' imagination : mais quand elle ne se repose pas sur un objet présent aux regards, elle travaille et elle voit au delà de ce qu' on veut lui montrer. Malgré toutes ces précautions, mon cinquième acte restait encore si terrible, qu' il était prudent, pour le faire supporter, de monter les ames au ton le plus tragique dès les premiers actes. C' est à quoi je me suis attaché, en observant toujours de mêler la pitié à la terreur ; en tâchant qu' après une scène où l' on aurait frissonné, il en vînt une autre où l' on pût s' attendrir. J' ai même voulu jeter au travers de tout ce sombre, plusieurs

p31

situations agréables, qui, sans cesser d' intéresser l' ame, pussent la consoler en l' élevant au dessus d' elle-même, et en lui montrant toute la dignité de la vertu à côté de

l' infamie du crime : à peu près comme on nous fait voir, dans Castor et Pollux, le ciel un moment avant l' enfer. Il y a deux scènes de ce genre dans le quatrième acte ; elles sont assez neuves, et elles ont été assez communément préférées à tout le reste de l' ouvrage. L' une est la scène d' héroïsme, dans laquelle les deux amans s' excitent avec une sorte d' ivresse à triompher de la passion la plus véhémence. L' autre est celle où Faïel, prêt de se venger par un lâche assassinat, entrevoit une vengeance plus noble, et la saisit avec transport : c' est une ame française à qui il suffit de nommer l' honneur, pour la faire revenir du plus violent accès de sa rage. On verra que j' ai eu grand soin de conserver dans mon sujet toute la simplicité qu' exige une tragédie consacrée à développer les tendresses et les fureurs de l' amour. Cette passion, si féconde en mouvemens si

p32

contrastés, se suffit à elle-même dans un drame. On trouvera ici peu d' acteurs et peu d' évènements. Andromaque, Zaïre, Bérénice, Ariane, n' ont pas le grand nombre de personnages qui étaient nécessaires dans Athalie, Iphigénie et Sémiramis, ni les incidens multipliés que nous offrent Mérope, Rodogune et Héraclius. J' ai cru n' avoir besoin que de mes trois personnages amoureux, de Faïel, de sa femme et de Coucy. Mais Coucy ne pouvait paraître, tout au plus, que dans deux actes ; sans quoi son imprudence aurait indigné contre lui. Il fallait donc faire trois actes avec le mari et la femme, et quelques confidens ; cela n' était pas facile, mais cette singularité m' a piqué. On jugera si elle laisse du vuide dans la pièce, et si elle la refroidit. Parlons maintenant des caractères de ces trois personnages. Ce qui devait adoucir mon sujet dans son entier, et en retrancher tout ce qu' il pouvait avoir de révoltant, c' était la manière de traiter le caractère de Faïel. Ce personnage

p33

était de la plus grande difficulté à présenter sur notre théâtre sous des couleurs fortes, et cependant agréables. S' il a le bonheur de plaire, tel que je l' offre à mes lecteurs, c' est peut-être celui qui doit donner le plus de prix à mon ouvrage. Il y a beaucoup d' amans et de maris jaloux sur la scène française : il fallait donc d' abord marquer celui-ci par des traits distinctifs. J' ai appuyé avec soin sur les détails que la différence des sujets n' avait pas permis à nos maîtres d' approfondir. Faiël n' ayant aucun intérêt de politique ou d' ambition, rien ne se mêle à sa passion dominante ; c' est le pur caractère de la jalousie, et j' ai pu en marquer toutes les nuances. J' ai tâché de peindre la dissimulation profonde à laquelle ce sentiment, qui n' ose se montrer, accoutume l' ame qu' il possède : j' ai fait voir par-tout cet esprit soupçonneux qui court sans cesse au devant du crime, qui va toujours cherchant son propre malheur ; à qui l' indice le plus douteux paraît une preuve

p34

évidente ; qui combine et arrange un long tissu de pièges tendus autour de lui, et dont le premier fil n' existe pas ; qui, croyant tout ce qu' il craint, trouve l' infamie dans l' honnêteté, l' artifice et la fourberie dans la franchise et la candeur. J' ai donné encore à Faiël cette fureur qui accompagne la prétendue certitude que le jaloux croit avoir de son déshonneur ; et qui, rejetant la lumière qu' on lui présente, semble desirer de n' être pas désabusée : enfin cette phrénésie cruelle, qui est aussi ingénieuse dans sa vengeance que dans ses craintes ; et qui fait que le jaloux se complaît à raffiner sur le supplice de ses victimes, comme il se plaisait à se tourmenter lui-même par la recherche de ses infortunes. Ma plus grande attention a été de rejeter loin de moi tout ce qui pouvait attirer sur ce caractère la haine ou le mépris. Un mari bassement jaloux, enfermant et maltraitant sa femme ; un florentin de Bocace, armé de clefs, de verroux et de poignards, est un caractère ridicule, réservé à la comédie. D' ailleurs nos grands poètes dramatiques n' ont jamais rendu odieux les personnages que l' amour seul rend criminels. Hermione,

Roxane, Phédre, Rhadamiste, Vendôme, sont très-intéressans et devaient l' être. On en trouve

p35

encore la raison dans le coeur humain. Les crimes de l' amour ont toujours pour excuse le délire où cette passion aveugle précipite les hommes : ceux qu' elle enivre et qu' elle tourmente, sur-tout quand ils ne sont pas aimés, sont si malheureux et si dignes de compassion, qu' il est presque impossible qu' ils n' intéressent pas. Mais j' avais, pour attendrir sur le sort de Faïel, des motifs plus puissans qu' on n' en a jamais eu en traitant un caractère de ce genre. 1 si mon cinquième acte paraît trop atroce avec Faïel intéressant, qu' aurait-il été avec Faïel abhorré depuis le commencement de la pièce ? 2 obligé de faire trois actes avec le mari et la femme seuls, ces trois actes auraient-ils été supportables, si l' on avait eu sans cesse un monstre devant les yeux ? 3 si Faïel persécute sa femme et mérite d' être détesté, Gabrielle est moins malheureuse, puisqu' elle n' a pas de reproches à se faire en le haïssant : au lieu que, forcée à convenir qu' il serait digne d' être aimé, la fatale passion dont elle est dévorée lui coûte plus de remords et la rend plus à plaindre. Les ames délicates sentiront le prix

p36

de cette réflexion, et les connaisseurs savent que le coeur de mon héroïne devait être le siège de l' intérêt de ma tragédie. 4 enfin le but moral de cet ouvrage est de montrer les suites funestes des mariages mal assortis, des inclinations violentées par des parens despotiques. Eh ! Comment mieux prouver le danger de cette tyrannie dénaturée, qu' en faisant voir les malheurs et les crimes où elle plonge même quelquefois des ames nées vertueuses ?

Au reste, quand j' ai voulu que Faïel fût intéressant, j' ai observé qu' il pouvait l' être. Il n' y a que le moment de sa vengeance barbare qui puisse le faire haïr : encore une différence importante le distingue-t-elle

essentiellement des Atrées, des Médées, et des autres scélérats de cette espèce ; car ils ont tous été les inventeurs de leurs cruautés monstrueuses : au lieu que l' idée d' offrir à Gabrielle le coeur de Coucy, ne vient pas de Faïel ; c' est Coucy lui-même qui la lui a suggérée par ce projet étrange d' envoyer son coeur après sa mort. D' ailleurs, j' ai donné aux soupçons de Faïel des motifs assez apparens, pour qu' un homme moins jaloux eût pu s' y tromper : et lorsque Coucy a été tué dans le duel, son rival doit, selon les moeurs du tems, regarder sa mort

p37

comme une preuve démonstrative des crimes qu' il soupçonne ; puisque le duel était alors le jugement du ciel. Cette fausse conviction l' égare, et autorise en quelque sorte sa vengeance. Or nous plaignons toujours un homme qui devient criminel par erreur, et à qui nous disons en nous-mêmes : malheureux, tu ne commettrais pas cette barbarie, si tu savais ce que je sais ; quel désespoir affreux tu te prépares !

Le caractère de Gabrielle paraîtra, je crois, assez nouveau sur la scène. C' est toujours une entreprise délicate que d' y présenter une femme mariée, ayant un amant. Je n' ai donné à Gabrielle, ni la vertu tranquille de Mariamne, ni la passion douce et concentrée de Zénobie ; mais la passion la plus ardente, combattue par une vertu égale, et surmontée enfin par une vertu plus grande. Si l' on trouve que la dame de Faïel est plus héroïne dans ma tragédie que dans l' histoire, j' observerai que les siècles de la chevalerie nous offrent plusieurs femmes, telles que celle que j' ai essayé de peindre : son caractère est donc vrai, et dans la nature. Qu' on se rappelle les amours du chevalier Baiard et de la dame de Fluxas : c' est le tableau de la passion pure et violente de Raoul et de Gabrielle.

p38

J' ai suivi l' histoire en faisant mourir Gabrielle de saisissement et d' horreur. Ce n' est pas la première femme à qui l' aspect, ou la

nouvelle d' un évènement effroyable, ait donné la mort sur le champ. Tout le monde connaît ce vers énergique d' une héroïne de Corneille : *non, je ne pleure point, madame ; mais je meurs.*

j' ai tâché de rendre cette mort encore plus vraisemblable, en représentant Gabrielle, dès le premier acte, comme épuisée par une maladie de langueur, qui l' avait déjà conduite une fois aux portes du tombeau.

Je ne pense pas que l' intérêt répandu sur Faïel puisse nuire au personnage de Coucy. Ce vertueux amant est bien plus aimable que son rival forcené. Mais sur-tout il est aimé, et c' est le grand secret pour intéresser : Gabrielle plaît, on chérira ce qu' elle adore. J' ose dire de plus, que jamais amant ne s' est présenté sur la scène dans des circonstances si propres à tourner les coeurs vers lui. On lui a enlevé une maîtresse qu' il idolâtre, et dont il a été adoré dès l' enfance. Il vient dans le palais même d' un furieux qui le cherche par-tout pour l' immoler. Enfin c' est l' homme dont on a pleuré la mort une heure auparavant, et dont on s' attendait à voir le coeur inanimé, offert comme le dernier gage d' une

p39

fidélité sans exemple. Cette position singulière me paraît bien attachante. En un mot, je puis avoir mal rempli le projet que j' avais formé, de rendre mes trois personnages intéressans ; mais les auteurs de Polieucte, de Phédre, de Rhadamiste, de Bajazet, d' Adélaïde, et même du comte D' Essex, ont prouvé que ce n' était pas une entreprise insensée et impraticable.

Je ne sais si le public approuvera toutes les observations contenues dans ce discours : mais il ne peut me blâmer de les avoir soumises à son jugement. Pour que ses leçons nous guident avec plus de sûreté, nous devons lui rendre compte de nos études. Il verra avec quel soin je cherche dans le coeur humain les premiers secrets de mon art. C' est-là que la nature les a placés : c' est-là qu' elle offre à tous les auteurs tragiques une mine féconde et inépuisable, dont on se contente aujourd' hui de remuer la superficie, mais dont nos grands maîtres fouillaient profondément les veines les plus cachées.

p41

ACTE 1 SCENE 1

Fayel, Albéric.

Albéric, *après avoir observé de loin Fayel, qui paraît très-agité* .

Fayel tremble et gémit ! Le fiel qui le dévore,
tout prêt à s' épancher, semble s' aigrir encore.

Fayel, *en s' asseyant* .

Je mandais Albéric, j' allais tout révéler ;
le voilà devant moi, -je frémis de parler.

p42

Albéric, *s' approchant* .

Seigneur, vos yeux, chargés de sinistres nuages,
d' un sombre désespoir m' annoncent les orages :
au fond de votre coeur vos soupirs retenus,
s' échappant malgré vous, craignent d' être entendus :
je vois du noir chagrin, dont l' excès vous consume,
fermenter dès long-tems la brûlante amertume :
ce malheur, dans Autrey consternant tous les coeurs,
change ce lieu paisible en un séjour de pleurs :
votre épouse mourante a vu, par la tristesse,
se faner sur son front les fleurs de la jeunesse.
Quels revers inconnus sement ici l' effroi ?
Ce secret renfermé doit offenser ma foi ;
il eût volé jadis au devant de mon zèle.
Albéric n' est-il plus cet écuyer fidèle,
entre tous vos vassaux choisi par l' amitié,
à vos destins divers dès l' enfance lié,
qui dans les champs d' honneur suivant votre
vaillance...

Fayel, *lui prenant la main* .

Des bords de la Syrie, aux rives de la France,
Philippe est arrivé. Je vais approfondir
des horreurs, que je brûle, -et crains de
découvrir.

Albéric.

Comte, vous m' étonnez. Quelle crainte importune
dans le retour du roi vous montre une infortune ?
Honorant sa couronne et le sang des capets,
ce roi, l' amour du monde, et le dieu des français,

p43

à qui mille vertus donnent le nom d' Auguste,
pour vous seul aujourd' hui deviendrait-il injuste ?
Pour vous, qui, secondant ses rapides exploits,
au bourguignon rebelle imposâtes ses loix ?
Déjà le premier don de sa reconnaissance,
des fruits de la victoire accrut votre puissance :
sa politique sage en vous a raffermi
le rempart qu' il oppose à son fier ennemi.
Quand le duc de Bourgogne, opprimant sa famille,
armait contre Vergy, qui lui donna sa fille ;
quand ce père offensé, vous prenant pour vengeur,
de la duchesse encor vint vous offrir la soeur :
le roi, favorisant cet illustre hyménée,
par un ordre secret en pressa la journée.
Contre les musulmans prêt à porter ses pas,
il voulut à vous seul confier ces climats :
Autrey fut, par ses soins, la dot de votre
épouse :
par vous, bornant du duc l' ambition jalouse,
il voit, avec plaisir, tant d' intérêts nouveaux
diviser pour toujours deux célèbres rivaux.
Il soutiendra vos droits sur ce riche héritage,
et de votre grandeur, sa parole est le gage.
Ce qu' il promet, seigneur, est un arrêt des cieux :
jamais il n' a tissu ces traités captieux,
où l' art, dans les détours d' une trame trompeuse,
délie, en l' engageant, sa promesse douteuse :
ce vil talent des cours, frêle appui de leurs
droits,
Philippe l' abandonne au vulgaire des rois.

p44

Fayel.
Le roi n' est pas l' objet du trouble qui m' agite.
Je crains un ennemi qu' il ramène à sa suite,
un rival détesté, de qui l' art suborneur
m' a ravi, sans retour, ma gloire et mon bonheur.
Albéric.
Comment ! Et quel rival pour vous si redoutable...
Fayel.
Triste et honteux secret, dont le fardeau m' accable,
ton aveu plus honteux doit encor m' allarmer ! -
mais tu brises mon coeur qui veut te renfermer.
il se lève.
il s' ouvre enfin, ce coeur violent et sensible ;
d' un chagrin concentré l' éclat sera terrible.
Albéric.
Parlez. Vous trahissez les droits de votre ami,
s' il ne sait à l' instant quel est votre ennemi.
Fayel.

Eh bien ! Connais l' objet de ma fureur jalouse,
connais le séducteur de ma perfide épouse,
celui qui cause seul mes tourmens et ses pleurs,
celui-de qui le sang va payer mes malheurs :
c' est Coucy.

Albéric.

Quoi ! Raoul ? ...

p45

Fayel.

Ce que tu viens d' entendre,
ce secret qu' en ton sein le mien a pu répandre,
qu' il y reste caché : si jamais il en sort,
s' il t' échappe un seul mot, c' est l' arrêt de ta
mort.

avec violence, voyant frémir Albéric.

crains-tu de me trahir ? Quelle terreur te glace ?

Albéric, *tranquillement* .

Je frémis du soupçon, et non de la menace.

Je frémis de vous voir outrager à la fois
moi, Coucy, votre épouse, -et vous plus que nous
trois.

Fayel.

Je maudis, plus que toi, mes soupçons détestables ;
prouve moi, s' il se peut, qu' ils sont faux et
coupables.

Trop ingrate Vergy, qui me fais réunir,
à la douceur d' aimer, le tourment de haïr :
toi que ma bouche accuse, et que mon ame adore,
que j' admire et flétris, que j' offense et
j' implore ;

plein des feux dévorans qui m' embrâsent pour toi,
que n' ai-je eu ton amour pour garant de ta foi !

Mais tu hais ton époux : vérité trop funeste ! -
et ce jour accablant m' éclaire sur le reste.

Albéric.

Eh ! Quoi ? Votre tendresse...

p46

Fayel.

Est mon crime à ses yeux ;
mes soins sont importuns, mes respects odieux :
ma présence l' irrite ou la remplit d' allarmes ;
ses yeux, à mes transports, répondent par des
larmes :

au jour de notre hymen, sa haine commença,
sa main reçut ma main, son coeur la repoussa.

Malheureux ! Je croyais, dans ce moment terrible,
que son ame encor simple, à l' amour insensible,
opposait à l' hymen cette douce terreur,
ces modestes refus, si chers à leur vainqueur :
mais j' apperçus trop tard, dans sa tristesse amère,
des regrets de l' amour le brûlant caractère.
S' enivrer de ses pleurs, était son seul plaisir ;
elle aimait ses tourmens, cherchait à les aigrir ;
entraînée au tombeau par sa douleur profonde,
un tendre souvenir la retint seul au monde.
Elle implorait la mort qui m' ôtait tous ses voeux ;
elle craignait la mort qui rompait d' autres noeuds.
Aux portes du trépas je la voyais charmée,
d' être libre à la fin d' aimer et d' être aimée ;
se flattant que sa foi, dans ce dernier moment,
cessant d' être à l' époux, se rendait à l' amant.
Albéric.
Eh ! Seigneur, se peut-il qu' à vous-même barbare,
dans ces songes trompeurs votre raison s' égare ?
Vous cherchez le malheur : et vous vous tourmentez
par des illusions que vous-même enfantez.

p47

Fayel.
Je ne puis me tromper en jugeant l' infidèle :
j' aime, cher Albéric, et je souffre comme elle ;
va, les yeux que l' amour remplit de ses douleurs,
sans peine en d' autres yeux reconnaissent ses pleurs.
Apprends tout. Quand l' ingrante allait perdre la vie ;
employant de Monlac l' indigne perfidie,
Raoul osa, près d' elle, ici porter ses pas :
il vit ses yeux éteints qui ne le voyaient pas ;
il scella, dans ces lieux, d' une bouche insolente,
ses coupables adieux sur sa main défaillante.
Albéric.
D' où pouvez-vous savoir ? ...
Fayel.
D' Armance l' a surpris :
mais le traître était loin quand on m' a tout appris.
Albéric, *après un peu de réflexion* .
Des ardeurs de Coucy ce criminel indice,
ne rend pas de ses feux votre épouse complice :
elle ignore peut-être, en revoyant le jour,
et l' audace et l' éclat d' un téméraire amour.
Mais depuis que Raoul s' éloigna de la France,
auraient-ils de leurs coeurs trahi l' intelligence ?
Fayel.
Non. C' est l' unique frein qui peut me retenir :
c' est le doute fatal que je veux éclaircir.

Que dis-je ? Au fond du coeur cent fois je me
condamne
d' accuser des vertus que le soupçon profane.
Depuis que, par nos cris, le ciel importuné
l' a rendue aux besoins d' un peuple infortuné,
de ses soins maternels la tendre inquiétude
fait du bonheur public sa gloire et son étude :
son ame, adoucissant et nos loix et nos moeurs,
redouble ses bienfaits pour venger ses malheurs.
Hélas ! Les sons touchans de sa voix affaiblie
pénètrent plus avant dans mon ame attendrie ;
la langueur de ses yeux désarme leur fierté,
l' empreinte des douleurs ajoute à sa beauté.
Graces, talens, vertus, dont l' éclat l' environne,
tout eût fait mon bonheur, que Raoul empoisonne.
Mais du doute mortel dont je suis déchiré,
il faut qu' en peu de jours mon coeur soit délivré ;
D' Armance est dans Dijon, et va bientôt
m' apprendre
si ce rival funeste à la cour se doit rendre.
Là, mon triste devoir m' appelle près du roi,
mon épouse, à ses pieds, doit paraître avec moi ;
là, mes yeux perceront cette ombre criminelle
dont sait s' envelopper une flamme infidèle :
et Coucy...
Albéric.
Que je crains votre bras et le sien !
Rivaux en gloire...

Fayel, *avec fureur* .
Attends son trépas ou le mien ;
et peut-être, avant tout, la mort de la perfide. -
j' éprouve, à chaque instant, ce passage rapide
de la rage au respect, de l' amour à l' horreur :
mon destin dépendra d' un moment de fureur :
je pourrais immoler, et venger mes victimes ;
devenir criminel, et punir tous mes crimes.
Vainement la vertu voudrait les ralentir,
je ne la connaîtrais qu' au cri du repentir.
Albéric.
Vous pourriez...
Fayel.
Tout est dit : et si j' instruis ton zèle,
je ne veux pas l' armer pour venger ma querelle :
ma gloire n' a jamais d' autre vengeur que moi.
Mais il faut que mes yeux soient éclairés par toi.
Voilà l' unique soin que Fayel te demande :

un ami t' en conjure, un maître le commande.
Albéric.
Quand je vous blâmerais, il faudrait obéir ;
mais à vous détromper mes soins vont vous servir.
Fayel.
Va voir si la comtesse au palais revenue...
Albéric, *regardant vers la porte* .
La voici.

p50

ACTE 1 SCENE 2

Gabrielle, Fayel, Isaure, Albéric.
Gabrielle, *à Isaure* .
Soutiens-moi... je frémis à sa vue.
Quelle contrainte ! ô ciel !
Fayel, *à Albéric* .
As-tu vu sa rougeur,
qu' efface tout-à-coup la plus morne pâleur ?
Ah ! Mes yeux, dans les siens, retrouvent-ils la joie
qu' à son premier abord tout mon coeur lui déploie ?
à Gabrielle qui s' est approchée.
goûtez-vous en ce jour quelques fruits de vos
soins ?
Nos sujets comptent-ils des malheureux de moins ?
C' est pour vous que, sur eux, une loi plus humaine
de mon joug trop pesant a soulevé la chaîne :
j' épargne à votre coeur son plus cruel ennui,
ce malheur de souffrir par les malheurs d' autrui.
Puis-je espérer enfin que le soin qui m' enflamme...
Gabrielle.
Fayel, la bienfaisance est un besoin de l' ame :
heureux, elle nous rend notre bonheur plus doux,
l' étend, le multiplie, en prévient les dégoûts :

p51

malheureux, elle charme et suspend nos misères ;
on ressent moins ses maux en consolant ses frères.
Fayel.
Eh ! Quels maux si pressans cherchez-vous à calmer ?
Quelle plainte, ou quels voeux pouvez-vous donc
former ?
La faveur des destins rassemble sur nos têtes
tout ce qui donne un prix à ce rang où vous êtes ;
puissance, dignités, gloire, trésors, plaisirs,

tout prévient votre espoir, rien n' attend vos desirs.
Cependant les ennuis, les regrets vous dévorent.
Il est des biens cachés que vos soupirs implorent ;
et ce brillant éclat des jours les plus sereins
s' est perdu dans la nuit de vos sombres chagrins.
Ah ! Si vous chérissez un époux qui vous aime ;
si nos noeuds sont pour vous ce qu' ils sont pour
lui-même ;
l' univers n' offre rien, après des noeuds si doux,
non, rien à désirer ni pour moi, ni pour vous. -
mais par des pleurs encore allez-vous me répondre ?
Vos yeux en sont couverts, et semblent se confondre.
Gabrielle.
N' avez-vous point ma foi ? Quel vain desir,
hélas ! ...
Fayel.
Eh ! Qu' importe la foi que le coeur ne suit pas ?
C' est un présent honteux. Il faut que je rougisse
du bonheur de mes jours, s' il fait votre supplice.

p52

L' amour, premier devoir qu' exige votre foi,
ici, comme une grace, est réclamé par moi :
mais vos tristes froideurs...
Gabrielle.
Est-ce à vous de vous plaindre,
seigneur ? Et quels devoirs me voyez-vous
enfreindre ?
Depuis deux ans qu' ici mon sort m' unit à vous,
j' ai chéri, révééré, consolé mon époux.
Vous avez vu la mort, à mes côtés errante,
vingt fois m' environner de sa faux menaçante ;
l' abîme du tombeau se fermer, se rouvrir ;
il prend, lâche sa proie, et la vient ressaisir.
Dans ce corps défaillant si l' ame est affaissée,
le sentiment flétri, la raison éclipsée ;
ah ! Seigneur, est-ce à moi qu' il le faut reprocher ?
Je sens plus que jamais mon heure s' approcher.
L' excès de votre amour, dont je suis attendrie,
a fait de vos douleurs le poison de ma vie ;
eh ! Quel tourment affreux pour le plus tendre coeur,
d' affliger un ami dont il veut le bonheur !
Faut-il qu' à mon destin vous attachiez le vôtre,
quand le ciel va bien-tôt séparer l' un et l' autre ?
Bientôt, Fayel, ces traits, ce coeur que vous
aimez,
à la terre rendus, y seront consumés :
souffrez avec courage un malheur nécessaire,
qui détruit tôt ou tard l' union la plus chère.
Puisse tout ce que j' aime être heureux après moi ! -

et je meurs sans regret ainsi que sans effroi.

p53

Fayel.

Sans regret ! -votre coeur m' en aurait dû, sans doute.

avec amertume.

peut-être oubliez-vous ceux qu' un autre vous coûte ? -

Gabrielle étonnée le regarde : il se reprend vivement.

un père... à votre amour n' en peut-il arracher ? - mais il forma nos noeuds, il ne vous est plus cher.

à vos yeux cependant il va bientôt paraître :

Vergy, dans nos climats, revient avec son maître :

sortis, depuis deux jours, des remparts de Lyon,

l' aurore a dû les voir s' éloigner de Dijon.

Par leur ordre, à l' instant, on vient de me

prescrire,

de les suivre à Paris, -et de vous y conduire.

Gabrielle.

Moi, seigneur ?

Fayel.

Oui, madame : il faut que ce grand jour

vous rende aux soins brillans, aux pompes de la

cour :

je vais tout préparer. Ma franchise rigide,

demande, près des rois, votre douceur pour guide.

L' éclat peut dissiper vos ennuis odieux,

toujours nourris d' eux-même en ces paisibles lieux.

S' il vous manque un printemps pour compter quatre

lustres,

vos vertus, à la cour, n' en sont pas moins

illustres :

ses superbes beautés, que vous seule effacez,
vous aiment, en pleurant leurs attraits éclipsés :
et dans le sein des arts, que vous savez connaître,
votre esprit occupé va reprendre son être.

Gabrielle.

Ah ! Seigneur, je frémis : où me conduisez-vous ? -
si vous m' aimez encor... je tombe à vos genoux ;
laissez-moi, par pitié, dans ce lieu solitaire.

Fayel.

Suivez l' ordre absolu d' un monarque et d' un père.
Moi, plus amant qu' époux, vous savez si ma voix
usa du droit cruel de vous dicter des loix.

Fayel, s' il eût jamais voulu parler en maître,
eût commandé l' amour : -mais l' amour ne peut
l' être.

il sort.

ACTE 1 SCENE 3

Gabrielle, Isaure.

Gabrielle, *tombant dans un fauteuil* .

Isaure, je succombe : hélas, c' en est donc fait !
Ils avaient, à mon coeur, gardé ce dernier trait.
Suivez l' ordre absolu d' un monarque et d' un père !
Leurs ordres, en tout tems, ont causé ma misère.

p55

Quoi ! Mon père et mon roi sont mes premiers
bourreaux !
Mon ame les adore, et leur doit tous ses maux !
Ah ! Cruels, poursuivez : traînez votre victime,
de l' autel à la tombe, et du malheur au crime.
Vois-tu de mes destins quel est l' horrible cours,
et l' abîme où je suis, et l' abîme où je cours ?
Conçois-tu de Vergy l' imprudence barbare,
et quels nouveaux tourmens sa rigueur me prépare ?
Combien il abusa de ses droits paternels !
Il m' enchaîne aux malheurs par des noeuds éternels ;
il sépare deux coeurs unis dès leur enfance,
dont ma mère approuvait l' espoir et la constance ;
sa main, pour m' asservir à ses injustes loix,
surprend l' autorité du plus juste des rois ;
et déployant soudain l' arrêt de ma ruine,
précipite, en secret, le noeud qui m' assassine.
Loin de toi, de l' hymen j' allumai le flambeau ;
je ne vis point d' autel, je ne vis qu' un tombeau.
Interdite, et voulant douter de ma misère,
mes timides regards se levaient sur mon père ;

l' inhumain ! à Fayel il présenta ma foi,
comme un don de ce coeur qu' il disait être à moi.
Sa hauteur s' assurait que ma simple jeunesse,
aux yeux d' un inconnu renfermant ma faiblesse,
devant vingt chevaliers, n' oserait démentir
un père, à qui son sang ne savait qu' obéir.
Hélas ! J' écoutai trop la voix de la nature ;
et mon père était sourd à ce tendre murmure.

p56

Isaure.

Il est trop vrai. Toujours sa stoïque froideur,
des passions, en lui, sut étouffer l' ardeur.
Sur elles conservant un empire suprême,
il les juge en autrui, comme il les sent lui-même :
il n' a pu voir en vous ces feux tumultueux,
qui, des sens enivrés tyrans impétueux,
donnant un nouvel être à notre ame asservie,
font du premier soupir le destin de la vie.

Il crut que, respectant et bénissant son choix,
l' amour devait s' éteindre et renaître à sa voix.
De son âge glacé, froide et cruelle idole,
la politique, hélas ! Par ses mains vous immole.
Gabrielle.

Bien plus. -mon cher Coucy, son horrible pouvoir
me défend de t' aimer, -et me force à te voir !
Ah ! Pour vaincre un amour dont ma vertu s' indigne,
pour rendre à mon époux ce coeur, dont il est digne,
le ciel m' en est témoin, j' ai tout fait, tout tenté ;
mes forces ont toujours trahi ma volonté.
Et j' irais de Raoul braver encor la vue,
ses regards tout remplis du poison qui me tue ;
son affreux désespoir, dont la tendre langueur
viendrait me rapeler tous ses droits sur mon coeur ;
son génie éclatant, son courage sublime ;
et son fidèle amour, dont l' idée est un crime ! -

Raoul, si je te vois, pourrai-je un seul moment
oublier, près de toi, les traits de mon amant ?
Oublier ce héros, dont l' aimable sagesse
de son siècle grossier sut polir la rudesse ;
dont l' esprit, déjà mûr dès sa jeune saison,
mêle aux fleurs des talents les fruits de la raison ?
à Isaure.

l' instinct de la vertu, sa pente naturelle,
rapprocha, sans dessein, nos deux coeurs dignes
d' elle ;
quand ce rapport charmant eut su les rassembler,
ils s' excitaient encore à se mieux ressembler.
Sa grande ame éclairait, affermissait la mienne ;
et pour les malheureux j' attendrissais la sienne.
Ah ! Tout va m' arracher de coupables regrets. -
non, je te jure, ô ciel ! De ne le voir jamais :
roi, père, époux ; tyrans que je ne veux plus
craindre,
vos menaces, vos cris, rien ne m' y peut contraindre.

ACTE 1 SCENE 4

Fayel, Gabrielle, Isaure, gardes.
Fayel, à ses gardes .
Qu' on l' arrête à l' instant et qu' on le traîne ici.
les gardes se retirent ; il n' en reste que deux dans l' enfoncement.
Gabrielle.
Eh ! Qui donc arrêter ?
Fayel.
L' écuyer de Coucy,
Monlac. En ce palais il cherche à s' introduire.
Quel dessein l' y conduit ? Quel prétexte l' attire ?
Son perfide embarras, ses soins mystérieux...
vous frémissez ! -c' est vous qu' il cherchait en ces lieux.
Ce n' est pas d' aujourd' hui que ta flamme infidelle
amena dans Autrey l' amant qu' elle y rappelle.
Gabrielle.
Que dites-vous ?
Fayel.
Mes yeux à la fin sont ouverts,
tes crimes dévoilés, tes complots découverts.

p59

ACTE 1 SCENE 5

Les acteurs précédents, Albéric.
Albéric.
Bannissez vos soupçons, seigneur. Dans cette ville,
Monlac, pour peu d' instans, demandait un asyle.
Aux champs du Vermandois il adresse ses pas,
on connaît ses desseins, il ne les cèle pas :
au père de Raoul, dans sa douleur mortelle,
du trépas de son fils il porte la nouvelle.
Gabrielle.
Qu' entends-je ?
Fayel, avec joie .
Quoi ! Raoul ? ... il n' est plus ?
Gabrielle.
Je me meurs.
elle tombe dans les bras d' Isaure.
Fayel.
Albéric, vois ma honte écrite en ses douleurs :
elle l' aime ! -parjure ! -ah ! La mort l' a saisie.
Si mes jours vous sont chers, qu' on la rende à la vie.
Isaure et les deux gardes emportent Gabrielle évanouie.

p60

ACTE 1 SCENE 6

Fayel, Albéric.

Fayel.

il veut suivre sa femme ; mais tout-à-coup il s'arrête, et revient vers Albéric avec un éclat de joie.

mon rival a donc vu terminer son destin ! -
mais il était aimé ! -je pourrai l'être enfin ;
ô mon ame, reçois ce rayon d'espérance. -
il veut encore sortir, et revient avec réflexion.
quel nuage importun me rend ma défiance !
à Albéric.

ô soupçons ! ô terreur ! -les lettres de Vergy,
parmi nos guerriers morts ne nomment pas Coucy :
vivrait-il ? Et Monlac par sa fourbe insolente...
oui, mon pressentiment m'éclaire et m'épouvante.
Ils m'ont trompé jadis : et ce bruit répandu
n'est qu'un piège nouveau qui m'est ici tendu.
Malheureuse, frémis ; -si tes perfides charmes...
nous périrons tous deux, je le sens à mes larmes :
je sens que mon amour, qui se change en fureur,
peut faire de ces lieux un théâtre d'horreur :
à Albéric.

viens, perçons ce mystère. -ah ! Voyons
l'infidelle :
je jure son trépas, et je tremble pour elle.
fin du premier acte.

p61

ACTE 2 SCENE 1

Gabrielle, Isaure.

Gabrielle.

Ton secours inhumain me rappelle à la vie,
et tu penses remplir les devoirs d'une amie !
Mon coeur, déjà glacé, goûtait quelque repos :
avec le sentiment, tu réveilles mes maux.
ô doux sommeil de l'ame ! ô langueur insensible !
Si la mort te ressemble, est-elle si terrible ?
Isaure, il ne vit plus ce héros adoré ;
gloire, vertu, la tombe a donc tout dévoré !
ô perte dès long-tems par l'amour pressentie !
Le ciel même en secret m'en avait avertie :
écoute ce prodige. Il te souvient du tems
où, pour ravir Solime au joug des musulmans,
l'Europe frémissante arma ses plus grands princes :
Philippe et Richard même avaient, dans nos
provinces,

de Londres et de Paris rassemblé les héros,
surpris que l' amitié confondît leurs drapeaux.

p62

Ils partaient pour voguer aux champs de l' Idumée,
quand ma vie en ces lieux paraissait consumée :
la mort couvrait mes yeux de son voile pesant.
Aux yeux de l' ame encor Raoul était présent :
je crus le voir ici : non, tel que la victoire
me l' a vingt fois offert, embelli par la gloire ;
mais tremblant, abattu, pâle, défiguré,
levant de loin sur moi son oeil désespéré ;
s' élançant tout-à-coup sur cette main glacée,
que ses lèvres de feu semblaient tenir pressée ;
et parmi des soupirs, des larmes, des sanglots,
son coeur au fond du mien fit retentir ces mots :
c' est le dernier adieu. cent fois, ma chère
Isaure,
ici, depuis deux ans, j' ai cru l' entendre encore ;
je vois pâlir son front et palpiter son sein ;
je sens jusqu' à ses pleurs qui coulent sur ma main :
sur-tout, depuis trois mois, cette image effrayante,
Raoul, revient sans cesse affliger ton amante :
mon coeur m' a dit l' instant qui terminait ton sort,
il a senti ton coeur sous le fer de la mort.
Isaure.
Amie infortunée, ah ! Ce n' est point un songe,
où l' erreur de vos sens aujourd' hui vous replonge ;
vous avez vu l' amant si digne de vos pleurs ;
prêt à quitter la France, il apprit vos douleurs :
pour ce dernier adieu, son désespoir horrible
vint hazarder ses jours dans ce palais terrible.
Gabrielle.
Il vint !

p63

Isaure.
Si mon effort ne l' en eût arraché,
à votre main, madame, il mourait attaché :
votre époux, surprenant sa funeste imprudence,
eût peut-être en son sang assouvi sa vengeance.
Fayel sait tout, sans doute, et ses fougueux éclats,
ses reproches amers que vous n' entendiez pas...
Gabrielle, *très-tendrement* .
Dernier prodige, hélas ! D' une ardeur si chérie !
C' est sa présence encor qui m' a rendu la vie. -
tu perds, en me pleurant, ce jour que je te doi ;

tu me vis expirante, et tu meurs avant moi !
Isaure.
Mais Fayel...
Gabrielle.
As-tu vu sa joie impitoyable ?
Au bruit de cette mort, son triomphe effroyable ?
Comme il va s'applaudir, à travers ses fureurs,
d' avoir pu découvrir la source de mes pleurs !
très-vivement.
infortuné Raoul ! Ah ! Douleur qui me tue !
Sans cesse de ta mort jouissant à ma vue,
je verrai mon tyran, mon cruel ravisseur,
me reprocher mes maux, dont lui seul est l' auteur. -
quoi ! J' outrage Fayel ! Mais m' a-t-il opprimée ?
Quel est son crime, enfin, que de m' avoir aimée ?

p64

Est-ce à moi, qui le hais, d' accuser mon époux ?
Quand le ciel me punit, quand son juste courroux
vient m' enlever l' objet de ma flamme infidelle,
ah ! Sachons nous dompter, mourrons moins
criminelle.
Mais on entre. Monlac s' avance ici vers moi !
Imprudent, oses-tu ? ...

ACTE 2 SCENE 2

Gabrielle, Isaure, Monlac.
Monlac.
Dissipez votre effroi,
madame. En liberté je puis enfin paraître :
Fayel s' est assuré du trépas de mon maître.
J' ignore quels soupçons, agitant ses esprits,
ont démenti la foi de mes premiers récits :
mais par de longs détours, sa tranquille colère,
vient de m' interroger avec un front sévère :
la simple vérité, par ma voix, par mes pleurs,
a bien-tôt devant lui confirmé mes malheurs.
Tandis que son départ promptement se dispose,
il permet qu' à vos yeux, ici, je les expose.
Madame, il ne sait point que c' est le triste emploi
dont Raoul expirant s' est remis à ma foi.

p65

Gabrielle.
Eh bien ! Pleurons tous deux ; -mais le puis-je sans

crime ?

Oui, pleurons un héros que mon malheur opprime.
Ornement de son siècle, hélas ! Il a vécu,
trop peu pour le bonheur, assez pour la vertu.
Ose me l' avouer, sa mort est mon ouvrage,
son désespoir sans doute égara son courage ;
il aura prodigué des jours si précieux,
mais que l' amour trompé lui rendit odieux.

Monlac.

Je ne vous nierai point qu' aux champs de la Syrie,
sa valeur n' était plus qu' une aveugle furie,
qui cherchait les dangers, plutôt que les combats,
dédaignait la victoire et courait au trépas.

Mais la gloire, en tout tems par lui si bien servie,
préparant son triomphe au terme de sa vie,
lui gardait une mort que les coeurs des français
vont tous à sa mémoire envier à jamais.

Dans ces assauts fameux, comptés pour des
batailles,
par qui Ptolémaïs nous vendit ses murailles,
Philippe, le premier sur la brèche élançé,
de nombreux ennemis par-tout se vit pressé :
Raoul accompagnait sa superbe imprudence :
dans les rangs enfoncés, tous deux brisent leur
lance :

p66

soudain un musulman, plus terrible et plus fort,
porte au roi désarmé l' inévitable mort :
Raoul, à qui Philippe a tout ravi peut-être,
se jette sur le coup, le reçoit pour son maître,
s' applaudit, en mourant, que sa constante foi
rende à la France encor la victoire et son roi.

Gabrielle, *avec force* .

Ah ! Raoul, que ta mort est digne de ta vie !

Oui, j' adore ta cendre ; et tout me justifie. -
avec tendresse.

n' a-t-il pu me nommer avant que de mourir ?

M' a-t-on privée encor de son dernier soupir ?

Monlac.

Pendant la nuit cruelle où, forçant la nature,
son courage l' a fait survivre à sa blessure,
baigné des pleurs du roi qui recueillait les siens,
j' entendais ses regards qui vous nommaient aux
miens.

Que Raoul était grand, pleuré par un tel maître !

Le roi, qui le pleurait, était plus grand peut-être.

à travers mes douleurs, quel spectacle pour moi !

L' amitié sur le trône et dans le coeur d' un roi ! -
enfin nous restons seuls : plein du soin qui vous
touche,

son ame en liberté vient alors sur sa bouche.
Quels regrets ! Quels transports ! Quels étranges
adieux !
Je crois le voir, madame, il est devant mes yeux.

p67

" donnons-lui, disait-il, au delà de ma vie,
d' un amour sans exemple une marque inouïe. "
il se soulève à peine, il trace lentement
de ce fidèle amour le dernier monument :
et lorsque des sermens le lien redoutable
enchaîne encor ma foi, qu' il sait inviolable :
" dans mon corps expiré ta main prendra mon
coeur : -
tu frémis ! S' il t' est cher, est-ce un objet d' horreur ?
Quitte un vain préjugé ; que le coeur de ton
maître,
à la tombe ravi, te doive un nouvel être.
Une amante, un ami l' occupaient tour-à-tour :
je charge l' amitié de le rendre à l' amour :
ton coeur, où je vivrai, doit au mien ce service.
Si tu crains de Fayel la jalouse injustice,
au généreux Rhétel tu peux te confier :
sur-tout, que ce billet soit offert le premier. "
il tire le billet.
Gabrielle.
Qu' il me fait bien sentir l' horreur de lui survivre !
Monlac, *lui présentant le billet* .
C' est l' écrit...
Gabrielle *le prend en détournant les yeux* .
Je crois voir l' objet qui va le suivre.
elle lit :
je meurs. Mon ame vit à jamais pour t' aimer :
j' arrache au sein des morts sa dépouille mortelle,
ce coeur que, pour toi seule, elle dut animer.

p68

la moitié de ton coeur, ma chère Gabrielle,
au tombeau, loin de toi, ne veut pas s' enfermer :
elle va te rejoindre... hélas ! Quel triste hommage !
qu' il va t' épouvanter ! ... non, c' est Raoul,
c' est moi,
c' est ce fidèle amant qui compta sur ta foi.
adieu. Mon ame fuit, emportant ton image ;
mon coeur est plus heureux, il reste auprès de
toi.
ah ! -ton ame long-tems n' attendra point la

mienne ;
ton coeur vient dans ma tombe, échappé de la
tienne ;
la mort, brisant mon joug, va reformer nos noeuds. -
Monlac, je n'ose plus vers toi tourner les yeux.
Monlac.
Madame...
Gabrielle.
Non, arrête. Attends que mon courage
prépare ma tendresse à cette affreuse image. -
c' en est fait. Il le faut : expirons de terreur.
elle se tourne vers Monlac.
Monlac.
Ah ! Ne redoutez point ce spectacle d' horreur.
Le ciel, (dirai-je, hélas ! Ou propice ou sévère ?)
interdit à mes mains ce fatal ministère.
Gabrielle.
Dieu ! Quel espoir me luit ?
Monlac.
Apprenez des malheurs
qui doivent à vos yeux coûter encor des pleurs.

p69

C' était peu que Raoul mourût pour la patrie,
le sort voulut deux fois sacrifier sa vie.
Gabrielle.
Que dis-tu ?
Monlac.
Ce billet m' est à peine remis,
soudain nous nous voyons entourés d' ennemis :
je vois l' horreur, le sang, les flambeaux et les armes,
remplir le camp français de débris et d' allarmes.
Saladin, trop instruit du grand art des guerriers,
venait à ses vainqueurs dérober leurs lauriers :
de nos chrétiens captifs, son adroite imposture
avait, aux musulmans, fait revêtir l' armure :
la mort volait, sans bruit, sur notre camp trompé.
Dans ce carnage affreux Raoul enveloppé,
fut, sous mon corps sanglant, massacré sans
défense :
et lorsque de Rhétel l' intrépide constance,
expiant notre erreur, chassant les sarrasins,
m' eût arraché mourant de leurs bras inhumains ;
ni ses yeux, ni les miens, ne purent reconnaître
les restes déchirés de mon malheureux maître.
Dans des monceaux de morts mutilés et meurtris,
chacun cherchait en vain ses frères ou ses fils :
les monstres, au sultan fier de telles conquêtes,
de nos chefs égorgés allaient vendre les têtes.
Voilà par quel revers le destin, malgré moi,
de mon serment sacré m' a fait trahir la loi.

Pour comble de disgrâce, en quittant la Syrie,
la tempête me jette aux rochers de Candie :
retenu plus d' un mois dans ce triste séjour
à peine ai-je du roi devancé le retour :
et j' arrivais de Gêne aux rives de la Saone,
quand sa flotte rentrait dans les bouches du Rhône.
Gabrielle, dans le plus grand accablement .
Est-ce éprouver assez les cruautés du sort ?
Il veut multiplier ton trépas et ma mort.
Monlac, daigne épargner ma misère profonde :
que veux-tu qu' à tes pleurs mon désespoir réponde ?
Le sentiment s' épuise en des malheurs si grands :
une douleur stupide absorbe tous mes sens.
Va, mon dernier moment, que cette lettre avance,
sera marqué pour toi par ma reconnaissance.
Monlac.
Eh ! Qu' ai-je à desirer ? J' ai perdu mon ami.
Quand j' osai lui survivre, il fut trop obéi :
je vous donne la mort, je la porte à son père ;
et la trouver moi-même, est le bien que j' espère.
Adieu, madame.

ACTE 2 SCENE 3

Gabrielle, Isaure.
Gabrielle, se jetant dans les bras d' Isaure .
Isaure... amie...
la repoussant.
éloigne-toi.
Isaure.
Permettez que mes soins...
Gabrielle.
Non, dis-je. Laisse-moi.
L' amitié même, hélas ! Me devient importune ;
mon coeur veut être seul avec son infortune.

ACTE 2 SCENE 4

Gabrielle, *seule* .
Dans ses chagrins profonds qu' il s' abîme à loisir.
Jouir de ma douleur est mon dernier plaisir :
elle a quelque douceur, puisqu' elle est légitime ;
rien n' y mêlera plus l' amertume du crime ;

rien ne pourra troubler, par de lâches desirs,
mes regrets innocens et mes justes soupirs.
Dieu permets-tu sa mort pour épurer ma flâme ?
Et n' a-t-il, qu' à ce prix, pu vivre dans mon ame ?
Cher Raoul, en mourant, tu m' envoyais ton
coeur !

J' en ai frémi. -je sens qu' il manque à ma douleur.
Croyant te voir en lui, te parler et t' entendre,
j' épancherais mon ame avec ce coeur si tendre :
bien-tôt elle pourrait, libre de tout lien,
en sortant de mon coeur, s' arrêter sur le tien.
Le ciel me prive encor de ce plaisir funeste,
et de toi désormais c' est-là tout ce qui reste.
en regardant le billet.

relisons ce billet, ce garant de ta foi :
que ce gage sacré me tienne lieu de toi ;
j' y recueille ton ame : à ton heure dernière,
l' amour, sur cet écrit, la porta toute entière.
elle se remet à lire.

ACTE 2 SCENE 5

Fayel, Gabrielle.

Fayel, *repoussant Isaure* .

Tu m' arrêtes en vain, sors : -que puis-je penser ?

Gabrielle, *s' interrompant de lire* .

Ah ! Retenons mes pleurs, ils vont tout effacer.

Fayel, *approchant* .

Que lit-elle ?

Gabrielle, *l' apercevant* .

Grand dieu !

Fayel, *se jetant sur la lettre, et la lui
arrachant* .

Donnez, donnez, parjure :

il est temps d' éclairer ta honte et mon injure.

il y donne un coup d' oeil.

c' est le seing de Coucy ! C' est ton arrêt fatal.

Tu me fais annoncer la mort de mon rival ;

il respire, il t' écrit ! L' ardeur qui vous anime,

par des détours si bas, concerte encor le crime !

Tremble, tu vas périr.

Gabrielle, *avec la plus grande tranquillité* .

Lisez, -et rougissez.

Fayel, *déconcerté* .
Comment ! Quel calme ! ... eh quoi ! Mes transports
insensés...
puissé-je avoir bientôt à me punir moi-même !
il lit le billet rapidement.
c' est l' adieu de Raoul à son heure suprême.
Ce gage de sa mort...
Gabrielle, *voyant sa joie* .
Est bien doux à vos yeux.
Fayel.
Un amant adoré... fait seul de tels adieux.
Gabrielle.
Oui, je l' aimais, seigneur : et j' ai dû vous le
taire,
quand j' ai craint pour vous deux cet aveu trop
sincère.
Allié de mon roi, fils des braves Coucys,
digne en tout de ma main et du sang des Vergys,
ce héros me fut cher dès l' âge le plus tendre,
mon coeur à tous ses droits fut contraint de se
rendre :
si ma mère eût vécu, Vergy, dans son courroux,
ne m' aurait fait jamais accepter d' autre époux.
Mais, par un ordre affreux, à l' autel appelée,
à de vains intérêts en esclave immolée,
du pouvoir paternel je subis la rigueur ;
il fallut, par serment renoncer au bonheur ;

p75

traînant loin de Raoul ma chaîne infortunée,
à ne le voir jamais je m' étais condamnée :
il paya de ses jours ses voeux sacrifiés ;
montrant la lettre qu' il tient.
voilà ce qui m' en reste, -et vous me l' enviez !
J' ai combattu, deux ans, cette invincible flâme,
ce sentiment, la vie et l' ame de mon ame :
sans vous, la vertu même approuvait ses transports,
j' ai connu, par vous seul, la honte des remords.
Osez me reprocher un penchant légitime,
qui devient mon supplice, et ne fut point mon
crime :
je devais vous garder, et vous gardais ma foi :
mais l' instinct de mon coeur dépendait-il de moi ?
Je dis plus. Au milieu des tourmens que j' endure,
me suis-je, devant vous, permis un seul murmure ?
Ah ! C' est mon père encor qu' ici j' ose accuser :
de ma main, sans mon coeur, il voulut disposer ;
c' est lui qui perd enfin, par sa rigueur extrême,
Raoul, sa fille, vous, et peut-être lui-même.
Son refus, pour vous seul, eût été douloureux ;

mais, m' unissant à vous, il fit trois malheureux.
Dieu ! Par ses seuls regrets daigne punir mon père ;
des enfans immolés, que je sois la dernière !
Fayel.
Qu' ai-je fait ? Je m' abhorre, et tombe à vos genoux.
elle le retient.
ah ! L' amour qu' on dédaigne a droit d' être jaloux. -

p76

mais quel supplice affreux moi-même je m' impose !
Je sens deux fois tes maux, quand c' est moi qui les
cause.
Né fougueux, violent, extrême en tous mes vœux,
je ne puis gouverner mes sens impétueux ;
et depuis que l' amour, sans rapprocher nos ames,
dans mon coeur tout de feu, répand encor ses flâmes,
Fayel est, vers vous seule, emporté loin de soi :
ma funeste existence est plus en vous qu' en moi ;
mes jours, si vous m' aimiez, seraient purs et
tranquilles ;
hélas ! Qu' aux coeurs heureux les vertus sont
faciles !
avec un peu de joie.
je crois qu' enfin le ciel, qui nous unit tous deux,
t' enlève mon rival pour mieux serrer nos noeuds ;
il détruit l' aliment de ta flâme funeste ;
il veut que, sans combats, la victoire te reste.
Ton joug est désormais plus léger et plus doux :
remplis ton seul devoir, règne sur ton époux ;
inspire-moi ton ame et si pure et si tendre ;
sur tout ce qui t' approche elle sait se répandre :
à tes rares vertus Raoul dut sa grandeur :
rends-moi... tel qu' il était pour mériter ton coeur.
très-vivement.
arbitre de mon sort, maîtresse de ma vie,
tu vas, de mes destins, répondre à ma patrie ;
sur les pas des héros j' ai su me signaler ;
soutenu par ta voix, je puis les égaler.

p77

Tu m' as fait imiter ta noble bienfaisance,
je veux la surpasser. Ah ! Vois, pour l' indigence,
pour mon peuple épuisé, tous mes trésors s' ouvrir ;
je ferai des heureux, ce sera m' enrichir.
tendrement.
mais-promets-moi du moins qu' une cendre
insensible

ne rendra plus ton ame à mes soins inflexible ;
que tu vivras pour moi ; que, respectant tes jours,
ta douleur cessera d' en corrompre le cours.
Gabrielle, le regardant avec douceur .
Et contre tant d' amour, mon coeur put se défendre !
Je le sens pénétré d' une plainte si tendre.
Vous, qui me demandez des leçons de vertus,
vous en offrez l' exemple à mes esprits confus.
Ah ! Combien devant vous il faut que je rougisse !
Commandez, je vous dois le plus grand sacrifice.
Ciel ! -le puis-je achever ? Et détruire, en un
jour,
le sentiment profond du plus constant amour ? -
je vous offense encor. -mais pourriez-vous me
croire,
si je vantais déjà cette prompte victoire ?
Daignez attendre tout du tems, de mes efforts,
du droit de vos vertus, du pouvoir des remords ;
j' ai honte... de n' oser promettre d' avantage :
de ma sincérité cette crainte est le gage.
avec fermeté.

p78

seigneur, ne gardons rien qui puisse entretenir
la dangereuse erreur d' un fatal souvenir :
Monlac va vous jurer qu' il n' a pu me remettre
le don cher et cruel qu' annonce cette lettre :
sur-tout, à mes regards ne la montrez jamais,
et ne me nommez point le héros que j' aimais. -
je sais que ce n' est plus vous rendre un digne
hommage,
ce n' est plus signaler ma foi, ni mon courage,
qu' après sa mort, hélas ! Oublier mon amant.
avec douleur.
que n' ai-je le bonheur de l' oublier vivant ! -
mes jours sont votre bien, et ma juste tendresse...
Fayel.
Mon ame s' abandonne à la plus douce ivresse.
Quoi ! Du bonheur enfin l' aurore luit pour moi,
et le don de ton coeur suit le don de ta foi !

p79

ACTE 2 SCENE 6

Fayel, Gabrielle, Albéric.

Albéric, à *Fayel* .

On vient de m'annoncer une étrange nouvelle,
qu' à vous seul, en secret, il faut que je révèle.

Fayel, vivement, en lui montrant Gabrielle .

Ah ! Parle sans contrainte et ne lui cache rien ;
ami, mon coeur n' a plus de secrets pour le sien.

Albéric.

Seigneur... si vous saviez...

Fayel.

Quel est donc ce mystère ?

Albéric.

à tout autre que vous mes soins le doivent taire.

Fayel.

Je tremble.

Gabrielle, à part .

D' où me vient cette sombre terreur ?

p80

Fayel.

Madame, permettez : -excusez son erreur : -

quels que soient les secrets qu' il veut ici

m' apprendre,

croyez qu' en votre sein je courrai les répandre.

elle sort, en les regardant avec la plus vive inquiétude.

ACTE 2 SCENE 7

Fayel, Albéric.

Albéric.

Des remparts de Dijon D' Armance est revenu,
seigneur ; -Raoul respire, et D' Armance l' a vu.

Fayel, avec le plus grand éclat .

ô ciel ! ... quoi ! Ce billet ! ... ah ! Vois leur
imposture ;

il donne la lettre à Albéric qui la lit.

et-je viens de tomber aux pieds de la parjure ! -

j' avais bien pressenti leurs noires trahisons,

mon coeur m' avait tout dit par ses premiers

soupçons ;

malgré l' appas flatteur d' une odieuse histoire,

mes doutes obstinés refusaient de la croire. -

p81

reprenant la lettre avec fureur.

eh bien ! Vante-moi donc leur candeur et leur foi.

Albéric.

Je reste confondu. Raoul est près du roi,
ils sortaient de Dijon. Philippe, à son passage,
veut, aux murs de Vergy, recevoir votre hommage.
D' Armance en vains discours ne s' est pas étendu ;
ignorant le faux bruit par Monlac répandu,
de l' objet de votre ordre instruit par ses yeux même,
pour hâter son retour, son zèle était extrême.
Mais Raoul, un héros ! ... il faudrait éclaircir...
Fayel.

Lui-même, cette fois, m' apprend à le punir.
Oui, son billet infâme et m' inspire et me guide.
Allons plonger ce fer au sein de la perfide ;
et courons aussi-tôt offrir son coeur fumant,
aux yeux épouvantés de son indigne amant.
Albéric.

Seigneur...

Fayel, *s' arrêtant* .

Pourquoi frémir ? Elle est la plus coupable ;
c' est elle qui verra ce spectacle effroyable :
avec une joie amère.
que le coeur de Raoul soit percé le premier.
J' apporterai ce don qu' il feignait d' envoyer.

p82

Au milieu de la cour, sous les yeux de son maître,
en montrant cet écrit, je vais frapper le traître.

Albéric.

Ah ! Daignez...

Fayel.

Je voudrais, de leur sang odieux,
les abreuver l' un l' autre, et moi-même après eux.
fin du second acte.

p83

ACTE 3 SCENE 1

Raoul De Coucy, à un officier de Fayel.

Va, sers un inconnu que son bonheur t' adresse :
c' est Rhétel qui m' envoie auprès de la comtesse ;
du sang qui les unit je dois chérir les noeuds,
je viens chargé de soins importants pour tous deux.
l' officier sort.

respire enfin, Raoul, dans des lieux qu' elle
habite. -

tous mes sens sont émus d' une ivresse subite.
Voilà de notre amour les premiers monumens ;
ces murs, témoins chéris des plus purs sentimens.
Que de doux souvenirs, dont le charme suprême,
à qui n' est plus heureux, tient lieu du bonheur
même !
Je gémis ! Gabrielle, en d' autres tems, hélas !
Prêt de te voir ici, je ne gémissais pas.
Là, même avant nos yeux, nos ames se cherchèrent ;
dans nos premiers regards elles se rencontrèrent.

p84

Là, vingt fois, en secret, sortant des champs
d' honneur,
ta main ceignit mon front des lauriers du
vainqueur.
Lorsqu' au prix de mon sang je vengeai tes injures,
tes pleurs, dans ce palais, ont lavé mes blessures :
ton ame fugitive et prête à s' exhaler,
par mes derniers adieux s' y sentit rappeler :
enfin, malgré la mort, mon coeur venait s' y rendre,
et, pour être avec toi, survivait à ma cendre.
Trop ingrate Fayel, quels droits j' ose attester ! -
Fayel ! -est-ce le nom que tu devrais porter ?
Sous un joug odieux, sèchant dans l' amertume,
la langueur du trépas lentement te consume :
et mes jours, presque éteints, ont pu se rallumer ! -
ne meurs point pour l' amour, vis plutôt sans
m' aimer.
Sans m' aimer ! Quel espoir ! -ah ! Je fuirai ta
vue ;
que pour un seul moment elle me soit rendue :
je ne puis accorder mon bonheur et le tien :
juge combien je t' aime ; oui, je renonce au mien.

ACTE 3 SCENE 2

p85

Coucy, Monlac.
Monlac, *à part* .
Pourquoi me retenir, -et m' observer sans cesse ? -
quel ami de Rhétel cherche à voir la comtesse ?
s' approchant de Raoul qui est détourné.
est-ce vous ? ...
Coucy, *l' apercevant* .

Toi, Monlac ! -encor dans ce séjour !
Aurais-tu donc appris que je revois le jour ?
Monlac, *immobile d'étonnement* .
Ses traits... sa voix... mon maître ! ô céleste
clémence,
il vit ! -tu veux encor le bonheur de la France.
*il se jette dans les bras de Raoul qui les lui
tendait.*
par quel miracle, enfin, nous êtes-vous rendu ?
Le ciel, le juste ciel en doit à la vertu.
Coucy.
ô mon ami, connais quel destin nous rassemble :
mais dis moi, le premier, les raisons...

p86

Monlac.
Ah ! Je tremble :
songez que, pour vos jours, tout est à craindre
ici :
le soupçonneux Fayel...
Coucy.
Est aux murs de Vergy ;
je ne crains rien pour moi. C' est pour sa digne
épouse,
que j' ai dû redouter sa cruauté jalouse.
Si, dépouillant la pourpre et l' or des chevaliers,
j' emprunte les couleurs des simples écuyers ;
c' est pour elle, un moment, qu' à la honte de feindre,
mon austère candeur a daigné se contraindre :
et, j' ai choisi l' instant, qu' appelé près du roi,
Fayel porte à ses pieds les gages de sa foi,
pour venir m' acquitter d' un soin cruel et tendre,
le seul qu' à mon amour l' honneur ne peut défendre.
Mais toi, qui te retient dans ces tristes climats ?
Chez mon père d' abord as-tu porté tes pas ?
Que son ame sensible allarme ici la mienne !
Le récit de ma mort aura causé la sienne.
Monlac.
Seigneur, il n' a point su sa perte et mon erreur.
Coucy, *avec transport* .
Nature, il est encore un plaisir pour mon coeur !
Monlac.
L' inconstance des mers a retardé mon zèle :
depuis une heure à peine, aux mains de Gabrielle

p87

j' ai remis ce billet, où vos tristes adieux...

Coucy.
Des pleurs, en le lisant, ont-ils rempli ses yeux ?
Monlac.
Ah ! J' ai cru cet instant le dernier de sa vie.
Coucy, *vivement* .
J' aurais dû le prévoir. Quelle était ma furie !
Quels coups ce vain hommage eût portés à
l' amour ! -
va la tirer d' erreur, apprends-lui mon retour. -
mais non : c' est lui donner une mort plus certaine ;
et d' un secours trop prompt l' imprudence
inhumaine,
arrachant le poignard, va déchirer son coeur. -
ménage habilement ce dangereux bonheur.
Sur-tout, si sa vertu redoute ma présence,
de mes feux toujours purs peins-lui bien
l' innocence :
dis que d' un chevalier je remplis le devoir ;
dis que j' aime sans crime, et même sans espoir ;
que je suis, en un mot, quelque ardeur qui
m' inspire,
trop digne de son coeur, pour vouloir le séduire.
Monlac sort.

p88

ACTE 3 SCENE 3

Coucy, *seul* .
Moment tant souhaité, que tu me fais frémir !
*il voit de loin Gabrielle arriver par un côté
opposé à celui par où Monlac est sorti.*
dieu ! La voici ! -Monlac n' a pu la prévenir.
Elle marche à pas lents vers cette voûte obscure ;
je vois ses traits divins, l' honneur de la nature :
non, jamais sa beauté, dans sa brillante fleur,
n' eut cet appas touchant de la tendre langueur
qu' un chagrin, que je cause, imprime à tous ses
charmes :
mon coeur est plein de feux, mes yeux trempés de
larmes ;
elle parle, écoutons.
il se retire sous un portique sombre.

ACTE 3 SCENE 4

Gabrielle, Coucy.
Gabrielle, *se promenant sans voir Coucy* .

Raoul ! Du sein des morts,
ton coeur me suit partout et brave mes remords. -

p89

mais Fayel est parti sans rien daigner me dire !
Cet ami de Rhétel va peut-être m' instruire ;
je l' ai cru dans ces lieux. -un désordre enchanteur,
un doux saisissement vient charmer ma douleur.
Coucy paraît un peu sans qu' elle le voye.
toi qui ne m' entends plus, hélas ! Dès notre
enfance
c' est ainsi que l' amour m' annonçait ta présence.
Coucy, paraissant tout-à-fait .
C' en est trop ; approchons ; je le puis sans effroi,
son coeur l' a prévenue, il lui parle de moi.
Gabrielle.
ô ciel ! Quel son de voix sorti de ce lieu
sombre ? ...
elle regarde.
quel objet ?
Coucy, approchant un peu .
Elle tremble ; et moi-même...
Gabrielle, se détournant avec frayeur .
Chère ombre,
que je crois voir sans cesse errante à mes côtés,
ne persécute plus mes sens trop agités.
Coucy.
Daignez voir...
Gabrielle.
Où fuirai-je ?

p90

Coucy.
Eh quoi ! Votre épouvante...
Gabrielle, *s' appuyant sur une colonne .*
C' est un songe ; et ce coeur dont l' image présente...
Coucy, se jetant à ses pieds et lui prenant la
main .
Ce coeur respire, il vit, il brûle encor pour toi.
Gabrielle, *avec un grand cri .*
Ah ! ... se peut-il ? ... Raoul ! -tu vis ! -je te
revoi !
tendrement.
je ne m' étonne plus si, formé pour te suivre,
au bruit de ton trépas, mon coeur a pu survivre.

ACTE 3 SCENE 5

Gabrielle, Coucy, Isaure, Monlac.
Gabrielle, *avec transport .*
Chère Isaure... ah ! Monlac, sais-tu notre
bonheur ?

Monlac.
Oui, madame, et déjà...
Gabrielle, à *Isaure* .
Le voilà mon vainqueur,
l' honneur des chevaliers, l' idole de la France.

p91

Coucy.
J' ai tout fait pour l' amour : est-il ma récompense ?
L' amante qu' enchaînait le plus tendre lien...
Gabrielle, *très-vivement* .
N' a d' ame que ton ame et d' être que le tien.
Je renais avec toi dans ce jour plein de charmes ;
et mes yeux épuisés trouvent encor des larmes :
mais des larmes de joie, et de ces pleurs heureux,
que depuis si long-tems nous ignorions tous deux :
mon coeur, séché d' ennui, flétri par la tristesse,
s' épanouit enfin dans sa pure allégresse.
Apprends que de ce coeur rien ne put t' arracher,
le tems serra nos noeuds, loin de les relâcher ;
mes chagrins conservaient cette empreinte si tendre,
que sur le désespoir l' amour seul sait répandre.
Ta perte, ton retour, ce prodige nouveau
d' un coeur qui se donnait au delà du tombeau,
tout à mes yeux charmés te rend plus cher encore ;
plus que je ne t' aimais, je sens que je t' adore.
*se reprenant avec la plus grande indignation
contre elle-même.*
que dis-je ? -ah ! Malheureuse ! -et vous, cruel !
Et vous,
qui savez que je suis sous les loix d' un époux,
s' il ne vous reste plus, comme j' aime à le croire,
de projets ni de voeux indignes de ma gloire ;
pourquoi, devant mes yeux, vous venez-vous offrir ?
Ingrat ! De mes douleurs cherchiez-vous à jouir ?

p92

Trop sûr qu' en vous voyant mille atteintes nouvelles
rouvriraient de mon coeur les blessures mortelles.
Coucy.
Moi, jouir de vos pleurs, ou trahir vos vertus ?
Gabrielle, grand dieu ! Ne me connaît donc plus !
Elle apprend de Fayel à devenir injuste.
Va, mon coeur est encor le sanctuaire auguste,
où brûla pour toi seule un feu toujours sacré,
aussi pur que l' objet qui l' avait inspiré :
née avec ma vertu, non moins durable qu' elle,

comme mon ame, enfin, ma flâme est immortelle.
Mais sachez que je viens pour vous sacrifier
tous les voeux... votre aspect me fait tout oublier.
Je sens, plus que jamais, dans mes veines brûlantes,
s'irriter de l' amour les fureurs dévorantes.
Je suis près de l' objet dont je fus adoré,
ô rage ! Et sans espoir, je m' en vois séparé !
à d' infidèles noeuds votre devoir vous livre ;
au jour de votre hymen j' ai du cesser de vivre.
avec la plus grande fureur.
que ne m' écrasiez-vous, murs de Ptolémaïs,
avec tant de Chrétiens mourans sous vos débris !
Hélas ! Ces malheureux chérissaient tous la vie ;
je la hais, -c' est à moi qu' elle n' est point
ravie !
Gabrielle.
Modérez donc, cruel ! Ces ardentes fureurs ;
et par pitié pour moi, commandez à vos pleurs.

p93

Mais dites-moi du moins quel sujet vous amène, -
et qui vous a sauvé d' une mort si prochaine.
Coucy.
Vous, madame. -oui, vous-même. Et je ne dois
le jour
qu' à ces tendres vertus que m' enseigna l' amour.
Lorsque l' altier Richard, plein de ce fanatisme
dont la férocité dégrade l' héroïsme,
égorgeait ses captifs au nom de notre foi,
je suivis vos leçons, je sauvai ceux du roi ;
je réclamai pour eux la loi constante et pure,
que la religion reçoit de la nature.
Ma clémence eut bientôt son prix inespéré.
Sans défense, à mon tour, aux sarrasins livré,
mon aspect attendrit leur cruauté sauvage ;
mon nom fut mon rempart au milieu du carnage.
Porté près du sultan, qui prit soin de mes jours,
je me vis prodiguer l' utile et prompt secours
de cet art qui commande à l' ame fugitive ;
art négligé par nous, que l' arabe cultive.
vivement.
ranimé par ses soins, je me dis en secret,
que l' adieu si touchant de ce fatal billet,
le bruit de mon trépas honoré par vos larmes,
au bonheur de vous voir, prêterait mille charmes :
cet espoir, ce desir, qui réchauffait mes sens,
rendit des végétaux les efforts plus puissans ;
enfin ce fier sultan, que l' ignorance abhorre,
me renvoie à mon roi qui me pleurait encore :

tant la reconnaissance a d' invincibles droits,
par qui l' humanité nous rappelle à ses loix !
Sans distinguer le culte et l' empire où nous sommes,
l' homme chérit toujours le bienfaiteur des hommes.

Gabrielle, *réfléchissant avec douleur* .

Quoi ! L' Asie en Raoul vante son bienfaiteur !
En lui mon souverain voit son libérateur !
Par-tout où le destin nous donna la victoire,
son nom est le premier qu' ait prononcé la gloire !
Et quand tout l' univers adore tes vertus,
seule on m' a condamnée à ne t' adorer plus ;
moi que chérit ton coeur, qui t' aimai la première...
Coucy.

Ton ame m' appartient malgré la terre entière ;
eh ! Dépend-il de nous d' éteindre un si beau feu ?
A-t-il, pour s' allumer, attendu notre aveu ?
Ame de notre vie, il ne peut cesser d' être,
qu' avec les doux rapports qui dans nous l' ont fait
naître.

Gabrielle.

Dieu ! Quel oubli honteux égare nos esprits !
Tous les deux à l' instant nous en serons punis.
Je triomphe en fuyant, je sors de ta présence.
Ne me voyez jamais : respectez ma défense.

Coucy.

Arrêtez un moment ; promettez-moi du moins,
que vos jours conservés...

p95

Gabrielle, *vivement* .

Ah ! Quels funestes soins
de prolonger mon crime et l' horreur qui m' accable !
Je sens que chaque instant me rendra plus coupable.
Coucy.

Envers qui ? Vous !

Gabrielle, *plus vivement* .

Envers un époux vertueux,
qui donnerait son sang pour voir mes jours heureux ;
que j' aimerais sans toi : mais dont mon injustice
regarde les bontés comme un affreux supplice.
Sais-tu qu' à cet époux, ici même, en ce jour,
mon devoir a promis d' oublier ton amour ?

Coucy.

Quoi ! Fayel a connu notre ardeur mutuelle ?

Gabrielle.

Ta lettre est dans ses mains.

Coucy.

Vous avez pu, cruelle...

Gabrielle.

Eh ! N' en sois point jaloux. Va, cet écrit

vainqueur,
sans cesse, en traits de feu, se retrace en mon
coeur. -
mais où m' emporte encore un souvenir trop tendre ?
Pars, sauve à ma vertu l' affront de se défendre.
Tu mourais pour l' amour, va vivre pour l' honneur.

p96

Coucy, *avec accablement* .
Eh ! Qu' importe la gloire à qui perd le bonheur ?
Gabrielle.
Ton roi que tu chéris...
Coucy.
C' est lui qui nous sépare.
Gabrielle, *avec vivacité* .
Sans savoir nos malheurs, ingrat ! Il les répare :
tu règues dans sa cour ; ses bienfaits...
Coucy.
Ah ! Sans toi,
la cour, le monde entier, n' est qu' un désert pour
moi.
Gabrielle.
Tu devrais me donner l' exemple du courage.
Coucy, *toujours abattu* .
Je dois, perdant le plus, me plaindre davantage.
Gabrielle, *toujours vivement* .
Ton ame peut du moins exhaler sa douleur,
mes chagrins renfermés vont dévorer mon coeur :
va gémir loin de moi, rien ne peut te contraindre,
laisse-moi la douceur d' être la plus à plaindre.
Allez enfin, songez que des murs de Vergy,
Fayel, en peu d' instans, peut revoler ici.

p97

Du bruit de votre mort sa haine détrompée,
à découvrir vos pas est sans doute occupée :
peut-être il sait déjà qu' arrivé dans ces lieux...
Coucy.
D' Armance était le seul dont je craignais les
yeux :
mais il ne m' a point vu.
Gabrielle.
Quel bruit se fait entendre !
à Monlac et Isaure.
voyez tous deux.
ils sortent.
hélas ! S' il venait vous surprendre !

Eh ! Comment pourriez-vous échapper à ses traits ?
Isaure, *rentrant* .
Seigneur, c' est Fayel même.
Gabrielle.
Ah ! Fuyez pour jamais.
Coucy.
Moi, fuir ?
Gabrielle.
Veux-tu risquer mon honneur et ma vie ?
Coucy.
Je sors : à votre honneur le mien se sacrifie.
il fait un pas et revient.
mais Monlac...

p98

Isaure.
Il arrête et va tromper Fayel.
Coucy sort par une des coulisses du devant du théâtre.
Gabrielle.
Allons cacher ma honte et mon trouble mortel.
elle sort par l' autre côté avec Isaure.

ACTE 3 SCENE 6

Fayel, Albéric, gardes.
Fayel, *entrant par le fond du théâtre, l' épée à la main, et regardant sortir Gabrielle* .
Elle fuit ! Elle est seule ! -ah ! C' est Monlac, ce traître...
en osant me combattre, il a sauvé son maître.
Du moins le téméraire est tombé sous mes coups.
Albéric.
Le voici tout sanglant qui se traîne vers vous.
Monlac, *blessé, et parlant avec peine* .
Seigneur, que de ma mort votre haine contente...
Raoul... est vertueux... votre épouse...
innocente...
j' expire.
il meurt.

p99

Fayel.
L' imposteur ! Qu' on l' ôte de mes yeux.
on l' emporte.
qu' on ferme ce portique. Environnez ces lieux,

poursuivez, découvrez, amenez son complice.
la plus grande partie des gardes sortent.
que devant la parjure ici même il périsse.
à Albéric.
fais-la venir.
Albéric.
Seigneur, ce courroux violent...
Fayel.
Je vais me commander. Cachons ce fer sanglant. -
il remet son épée.
tes crimes, à mes yeux, ont flétri tous tes
charmes ;
mon coeur s' est endurci par tes perfides larmes.
Non, ni pitié, ni grace. Ah ! Mes justes fureurs
sauront de tes forfaits surpasser les horreurs.
il se promène à pas précipités.
je veux, accumulant mes affreux sacrifices,
voir les maux de Raoul-accrûs par tes supplices ;
ralentir son trépas-pour prolonger le tien ; -
l' arracher de ton coeur ; -t' immoler dans le
sien ;
et, sous des flots de sang répandus par ma rage,
éteindre mon amour, et laver mon outrage !
il s' appuie sur une colonne.

p100

Albéric.
Mais de tout ce complot êtes-vous éclairci ?
Pourquoi publièrent-ils le trépas de Coucy ?
Fayel, *se relevant avec fureur* .
Que sais-je ? Aux pieds du roi dès que j' ai pu
paraître,
parmi les courtisans ne voyant point le traître,
j' ai su qu' avec mystère on l' avait vu partir :
j' ai jugé qu' en ces lieux il venait me trahir,
et sans plus m' informer, sans vouloir rien entendre,
j' ai revolé soudain pour le pouvoir surprendre.
Le mensonge, fertile en détours si divers,
les a tous épuisés dans ces deux coeurs pervers :
tantôt, lorsque l' ingrante employait la prière,
pour rester, loin de moi, dans ce lieu solitaire,
son refus obstiné de me suivre à la cour,
de son amant ici ménageait le retour.
Ce lâche confident, ce précurseur du crime,
(qui dut être en effet ma première victime,)
de son maître, avec art, vient devancer les pas ;
il couvre son retour du bruit de son trépas : -
on me laisse ravir cette lettre odieuse,
de l' imposture encor recherche industrielle !
Et la parjure affecte un aveu plein d' honneur,
pour pouvoir, sans danger, recevoir son vainqueur ! -

mais on ne revient point, il échappe à ma haine.

p101

Albéric.

Je conçois trop, seigneur, que toute excuse est vaine ;

leur entrevue ici prouve assez leurs amours.

Mais pourquoi cette lettre et tous ces noirs détours ?

Il faut qu' avec tant d' art cette trame tissue ait voilé des projets...

Fayel.

N' en vois-tu pas l' issue ?

Monlac, dans son transport, m' allait percer le sein ; -

son maître, en se cachant, a le même dessein ;
se promenant encore.

et l' ingrate... ah ! Souvent une épouse infidelle, dans le sang d' un époux plonge sa main cruelle : elle se lasse enfin d' attendre son bonheur d' une mort, qu' en secret peut hâter sa fureur ; et suivant des forfaits la pente trop rapide, quelquefois l' adultère entraîne au parricide.

Oui, ma mort est l' objet de tes lâches amours. -

je ne puis plus t' aimer, que m' importent mes jours ?

Allons, il faut du sang à ma vengeance avide.

à Albéric.

à mes yeux, dans l' instant, amène la perfide ;
je le veux.

Albéric sort.

mais plutôt, pour se faire un effort,
je sens en ce moment mon courroux assez fort.

p102

Que ma rage tranquille en soit plus implacable, imitons Gabrielle en son art détestable : prêtons un front serein aux plus noires fureurs ; et, pour que son supplice ait encor plus d' horreurs, laissons-lui quelque tems sa crédule allégresse, paraissions ignorer les pièges qu' on nous dresse.

Albéric, rentrant .

La voici.

Fayel, *mettant la main à son poignard, et s' arrêtant .*

Dieu ! Commande à mon bras égaré.

à Albéric.

cours, vois si son amant va m' être enfin livré ;

à tous les gardes.

je t' attends. -vous, restez sous la voûte
prochaine.

p103

ACTE 3 SCENE 7

Gabrielle, Fayel.

Fayel.

Madame, auprès de vous mon amour me ramène :
prêts à nous séparer... sans doute pour long-tems,
je viens vous confier quelques soins importants.
Vous voulez fuir la cour, et j' y souscris sans
peine ;
seul, je suivrai Philippe aux rives de la Seine ;
puisqu' Autrey désormais a pour vous tant d' appas,
de ces lieux si chéris... vous ne sortirez pas.
J' ai su, près du monarque, excuser votre absence.
De vos justes raisons j' ai senti la puissance ;
votre vertu craignait de revoir un amant, -
et doit plus que jamais le craindre en ce moment ;
car, je n' en doute pas, vous êtes informée,
que Raoul, démentant la vaine renommée,
vit et revient vainqueur. -jugez si, dans ce jour,
où j' ai connu par vous sa flâme et votre amour ;
j' approuve et je chéris la noble retenue, -
avec ironie.
qui fuit, si prudemment, les dangers de sa vue.
Mon coeur à des soupçons ne peut plus s' arrêter ;
je sais sur vos sermens combien je dois compter.

p104

Vous n' abuserez point du tems de mon absence,
pour souffrir de Raoul la coupable présence :
et si, dans ce palais, il osait pénétrer,
avec menace.
vous-même, à mes vengeurs, il faudrait le livrer.
Gabrielle.
Seigneur, sans mon aveu, si sa flâme indiscrette
osait chercher ma vue et troubler ma retraite,
je croirais que l' honneur, l' exilant sans retour,
et vous révélant tout, fléchirait votre amour.
Fayel, *impétueusement* .
Rien ne le sauverait de ma fureur extrême. -
à part.

je m' emporte.
Gabrielle, *à part* .
Gardons de me trahir moi-même.
Fayel, *plus tranquille* .
Ce nouvel écuyer, dans ma cour inconnu,
au nom de votre amant est peut-être venu ?
Gabrielle, *tremblante* .
De Raoul ! ... vous croiriez ? ...
Fayel.
Que j' aime à voir ce trouble !
ironiquement.
il me rassûre. -eh quoi ! Votre frayeur redouble !
Quel en est donc l' objet ?

p105

Gabrielle, *se remettant* .
Rien ne doit m' effrayer ;
sans mystère, en ces lieux, j' ai vu cet écuyer ;
Monlac a su, par lui, le retour de son maître.
Fayel.
Monlac l' attend ailleurs, -pour peu d' instans
peut-être.
Mais l' ami de Rhétel devrait-il se cacher ?
Gabrielle.
Il est parti.
Fayel.
J' en doute, et je le fais chercher.
amèrement.
comme il connaît Raoul, je lui voudrais apprendre,
s' il songe à me tromper, le sort qu' il doit
attendre.
à part, avec joie, en voyant entrer ses gardes.
il vient, j' entends du bruit...
à Albéric.
eh bien ?

p106

ACTE 3 SCENE 8

Gabrielle, Fayel, Albéric, gardes.
Albéric, *bas à Fayel* .
C' est vainement
qu' on le cherche au palais ; on croit qu' en ce
moment,
dans la ville...

Fayel.

bas, haut à sa femme.

j' y cours. -il faut qu' en mon absence,
D' Autrey, contre le duc, j' assure la défense ;
aux soins de mon départ mes ordres vont pourvoir :
mais dans quelques instans, -je pourrai vous
revoir.

il fait un pas et s' arrête.

ma flâme, à son aspect, malgré moi se ranime :
tout prêt à la frapper, j' adore ma victime.

il sort avec les gardes et Albéric.

Gabrielle, *anéantie* .

De mon accablement j' ai peine à revenir.
Quels sont ces noirs transports qu' il semblait
retenir ?
Saurait-il que Raoul ? ...

p107

ACTE 3 SCENE 9

Gabrielle, Isaure.

Gabrielle.

Ah ! Viens, ma chère Isaure :
apprends quel est l' effroi, l' horreur qui me
dévore :

si j' en crois de Fayel le courroux inquiet,
il a su de Raoul le voyage secret.

Monlac, en le quittant, a-t-il frappé ta vue ?
Et de leur entretien, sait-on quelle est l' issue ?

Isaure, *avec saisissement* .

Madame, la terreur est dans tous les esprits.
Sur les fronts consternés vos malheurs sont écrits.
Tout semble en ce palais se troubler, se
confondre ;

quand j' interroge, à peine on ose me répondre ;
quand je nomme Monlac, on me fuit en tremblant :
j' ai cru voir un soldat cacher son bras sanglant.

Gabrielle, *avec éclat* .

Ah ! C' en est fait. Voilà le signal du carnage.
Monlac est le premier qu' ait immolé leur rage.
ô malheureux Coucy ! Qu' allez-vous devenir ? -
viens ; que j' aye, avant lui, le bonheur de mourir ;
et que Fayel enfin, dans sa haine barbare,
rejoigne, en les perçant, ces deux coeurs qu' il
sépare !

fin du troisième acte.

ACTE 4 SCENE 1

Gabrielle, Isaure.

Gabrielle.

Isaure, vainement tu me veux rassûrer,
dans mes sens éperdus l' espoir ne peut rentrer.
Autour de nos remparts cette garde assemblée,
que Fayel, en partant, a même redoublée,
m' annonce que Raoul n' aura pu les franchir :
et tant qu' il est ici, puis-je ne point frémir ?

Isaure.

Dans les remparts d' Autrey quand il serait encore,
que craignez-vous pour lui, puisque Fayel
l' ignore ?

Pensez-vous, si Fayel l' eût jamais soupçonné,
que, sans rien éclaircir, il se fût éloigné ?

Votre époux, vers Paris, vient de suivre
Philippe ;

qu' au moins par son départ votre effroi se dissipe.
Et n' avez-vous pas vu, dans ses tendres adieux,
que le soupçon jaloux ne troublait plus ses yeux ?

Gabrielle.

Ce honteux sentiment, soigneux de se contraindre,
donne aux coeurs qu' il remplit l' habitude de
feindre.

Isaure.

Mais toujours de Fayel les transports enflammés
décèlent, malgré lui, ses chagrins renfermés.

Je n' ai plus retrouvé sur son visage empreinte
d' un jaloux inquiet la pénible contrainte.

Gabrielle.

Hélas ! En un moment peut-il ainsi changer ?

C' est ce calme suspect, dans son ame étranger,
qui redouble l' effroi dont je me sens frappée.

à m' observer moi-même en secret occupée,
peut-être que mon trouble a mal jugé du sien.

D' ailleurs avec Monlac son paisible entretien,
le récit qu' en ont fait Albéric et D' Armance,
sont autant de raisons contre ma défiance ;

mais je ne pourrai voir mon tourment adouci
qu' on ne m' ait répondu des destins de Coucy.

Vois du moins...

Isaure.

Je voudrais qu' il pût encor paraître ;
qu' un dernier entretien lui fît enfin connaître,
que vos jours exposés par un nouveau retour,
révolteraient ensemble et l' honneur et l' amour :
qu' un héros, un amant généreux et fidèle,
doit à votre repos une absence éternelle.

p110

Vous seule, à ces raisons, donneriez tout leur
poids ;
l' amant désespéré n' entend plus qu' une voix :
l' arrêt, qui le résout à s' immoler lui-même,
doit être prononcé par la bouche qu' il aime.
Gabrielle.
Non, ce n' est pas de moi qu' il le doit recevoir.
épargne-moi plutôt le danger de le voir.
Que, depuis ce matin, son aspect m' épouvante !
ô terrible réveil d' une ardeur si puissante !
Isaure, ce n' est plus cette douce langueur,
qui nourrissait ensemble et consumait mon coeur ;
c' est un feu dévorant que rien ne peut contraindre,
irrité des efforts que j' ai faits pour l' éteindre :
c' est lui qui me soutient, et son fatal poison
a ranimé mes sens, en troublant ma raison.
Si je pouvais bannir Raoul de ma mémoire,
je sens que j' en mourrais en pleurant ma victoire ;
je maudis les vertus que je veux embrasser,
je déteste mon crime, et n' y puis renoncer.
Isaure.
Ah ! Revenez à vous ; ces honteuses allarmes...
Gabrielle.
Que ne puis-je effacer par de plus dignes larmes
la honte de ces pleurs que je verse en ton sein !
Ah ! Remplis, par pitié, ton devoir inhumain :
ose avec dureté me reprocher mon crime :
dis-moi que ton amie a perdu ton estime :

p111

redouble, aigris ma honte afin de me guérir :
on revient d' une erreur à force d' en rougir. -
va, s' il est dans ces lieux, porte à ce coeur fidèle
d' un éternel exil la sentence mortelle :
mais adoucis les traits dont il faut l' accabler ;
hélas ! En le frappant, cherche à le consoler :
dis-lui que ses malheurs font toute ma souffrance,
dis-lui que j' ordonnais... et pleurais son absence.
Quel emploi je te donne ! Ah ! La seule amitié

sait joindre le courage à la tendre pitié.
Va. -le voici ! Fuyons.

ACTE 4 SCENE 2

Coucy, Gabrielle, Isaure.

Coucy.

entrant par où il est sorti l' acte précédent, et arrêtant Gabrielle.

ah ! Souffrez ma présence,
cruelle ! Je rougis de mon obéissance,
d' avoir fui par votre ordre un horrible danger,
qu' avec vous et Monlac je reviens partager.
Gabrielle.

Ce danger cesse enfin. Mais l' honneur vous exile ;
Fayel ignore tout, il est parti tranquille :

p112

Monlac, l' éblouissant de discours captieux,
pour le mieux abuser, est sorti de ces lieux :
au récit qu' on m' a fait j' ai dû même comprendre,...
(si l' on ne cherche pas du moins à me surprendre)
que Monlac vous attend assez près de nos murs :
allez, vous connaissez tous les sentiers obscurs...

Coucy.

Mais, puisque nul péril ici ne vous menace,
d' un dernier entretien je demande la grace.

Gabrielle.

Non...

Coucy.

Le plus saint devoir veut que vous m' écoutiez.

Gabrielle.

Il veut que je vous fuie.

Coucy, *l' arrêtant* .

Ah ! Je meurs à vos pieds.

Gabrielle.

Vous m' osez retenir !

Coucy.

Oui, je l' ose, inhumaine.

Gabrielle, *avec impétuosité* .

Téméraire ! C' est-là le vrai soin qui t' amène ;
de mon fatal amour tu veux m' entretenir,
de mes regrets honteux m' accabler à loisir,

p113

m' enivrer de mon crime ! -ah ! Ce transport

coupable
enfin à ma vertu te rend moins redoutable ;
Raoul veut devenir indigne de mon coeur ;
il faudra le haïr, -c' est mon plus grand malheur.
Coucy, la retenant encore .
Ingrate ! Rougissez d' un soupçon qui m' outrage :
à vous parler encor c' est l' honneur qui m' engage.
elle commence à l' écouter.
tantôt du faible amour les plaintives douleurs,
en nous attendrissant, ont relâché nos coeurs ;
la mort fut votre espoir et votre unique envie : -
je veux qu' un beau triomphe assûre votre vie.
C' est moi qui la troublai, seul j' en fais le
tourment ;
renoncez-pour jamais-à ce funeste amant.
Ciel ! -et Raoul prononce un arrêt si terrible !
Oui, j' exige de vous ce qui m' est impossible.
Mais nos coeurs ont besoin, dans ce moment cruel,
de se prêter encore un secours mutuel :
pour régler mon destin, c' est vous que je
contemple :
et ma vie ou ma mort-dépend de votre exemple :
fixez, encouragez mes esprits éperdus ;
l' un à l' autre, en tout tems, nous dûmes nos vertus.
Gabrielle, avec douceur .
Eh bien ! Mon cher Raoul, que des chaînes si
belles,
que formaient ces vertus, soient toujours dignes
d' elles.

p114

avec une véhémence qui s' échauffe par degrés.
les grandes passions naissent dans un grand coeur,
qui les sent fortement, sait en être vainqueur ;
le courage n' est point dans la froideur stoïque,
c' est une ame de feu qui seule est héroïque.
Je sens que notre amour ne se peut étouffer,
mais c' est en l' épurant qu' il en faut triompher.
Songe, en nos premiers ans, quelles rapides flâmes,
au seul nom de vertu, venaient saisir nos ames ;
comme, leur union redoublant leur vigueur,
toutes deux s' excitaient, se portaient vers
l' honneur :
comme l' amour lui-même, à la gloire fidèle,
fut un flambeau de plus qui nous guida vers elle :
tu viens de rallumer le même zèle en moi ;
je vois qu' à mes discours il se réveille en toi.
Prévenons à l' instant, dans l' ardeur qui nous presse,
quelque lâche retour, quelque indigne faiblesse ;
profitant du transport qui vient nous émouvoir,
promettons-nous de vivre, et de ne plus nous voir.

Tandis que, loin des rois, je vais dans ces asyles
consacrer tous mes jours à des vertus tranquilles ;
sur un plus grand théâtre en triomphe porté,
oracle de la France et de l'humanité,
présentez aux mortels le flambeau du génie ;
en éclairant le monde, honorez la patrie.
Ami de votre maître, allez devant ses pas
être encor son égide au milieu des combats :
et, de vos grands succès m'offrant toujours
l'hommage,
quand l'amour vous viendra retracer mon image,

p115

alors de vos vertus me croyant le témoin,
pour les accroître encor prenez un nouveau soin :
c'est ainsi qu'éloignant l'ombre même du crime,
notre amour deviendrait un sentiment sublime,
et que, malgré l'hymen, le devoir et le sort,
nous pourrions à jamais nous aimer sans remord.
Coucy.
Où suis-je ? -quelle ivresse en mes sens excitée ! ...
par un torrent de feu mon ame est emportée.
Que je sens de plaisirs et de tourmens divers !
Quel coeur m'avait choisi ! Quelle amante je perds !
Son excès de vertu me désole et m'enchanté.
Vergy, par votre voix que la gloire est puissante !
Quel est de la beauté le charme séducteur !
Qui peut, contre elle-même, armer un faible coeur !
C'en est fait. Je dois compte au monde, à ma patrie,
des trésors dont par vous mon ame est enrichie.
Combien je serais vil de les ensevelir !
C'est votre ouvrage en moi qu'il me faut embellir.
Sûr d'être encore aimé, je renais pour vous plaire,
je vivrai pour la France à nos deux coeurs si
chère,
pour tant d'infortunés, -qui le sont moins que
nous ;
je veux entendre dire à cent héros jaloux :
" Raoul, sans nul espoir, privé de Gabrielle,
eut la force de vivre et d'être aussi grand qu'elle. "
Gabrielle.
Je reconnais Raoul ; ce glorieux vainqueur,
s'il l'eût moins mérité, n'aurait pas eu mon
coeur. -

p116

il est tems d'exercer ma constance et son zèle ;

d' un ton ému.
allons. -séparons-nous.
Coucy, *en frémissant, et après un peu de silence .*
Mon courage chancèle.
Gabrielle, *le regardant avec fermeté .*
Non, seigneur.
Coucy.
Pardonnez. Prêts à se séparer,
nos coeurs, par plus de noeuds, semblent se
resserrer.
Triomphe douloureux plein d' horreurs et de
charmes !
Gabrielle.
Eh ! Me coûte-t-il moins ? Dérobons-lui mes larmes.
elle s' éloigne.
Coucy, *la suivant .*
Ah ! Je les sens tomber jusqu' au fond de mon coeur.
Gabrielle, *qui s' est arrêtée .*
Cher Raoul... pour jamais... hélas ! ...
avec effort et vivement, en s' éloignant
davantage.
adieu, seigneur.
Coucy, *s' éloignant de son côté .*
Adieu.
Gabrielle, *à Isaure .*
Toi, va l' aider à cacher sa retraite.
il sort par la coulisse par laquelle il est
entré ; Isaure le suit.

p117

ACTE 4 SCENE 3

Gabrielle, *seule .*
Ta loi sévère, ô ciel ! Doit être satisfaite.
Nous venons d' épuiser, dans ces combats cruels,
la constance permise à de faibles mortels.
à tes puissans secours mon ame s' abandonne :
ta bonté met un prix aux vertus qu' elle donne.
Prends soin de ce héros, de ses jours précieux :
l' aurais-tu ramené pour le perdre à mes yeux ? -
mais... j' entends retentir le signal des allarmes. -
le bruit croît, il approche ; et le fracas des
armes...
à Isaure qui rentre.
ah ! Que devient Raoul ?
Isaure.
Madame, il est perdu.

Gabrielle.
Que vois-je !

p118

ACTE 4 SCENE 4

Fayel, Coucy, Gabrielle, Isaure, Albéric,
gardes.
Fayel, *poursuivant Coucy qui se débat contre
lui et ses gardes* .
Rends ce fer.
Coucy.
Tu ne m' as point vaincu,
je brave encor le nombre.
son épée tombe, Albéric s' en saisit.
Fayel.
Albéric, qu' on l' enchaîne.
à Coucy.
va, tout était prévu : la résistance est vaine.
à des gardes, à Coucy et à Gabrielle.
vous, ouvrez ce portique. Et vous, vils scélérats,
voyez votre complice immolé par mon bras.
on leur montre dans la coulisse Monlac mort.
Gabrielle.
Ciel !
Coucy.
Monlac égorgé !

p119

Gabrielle, *à Isaure* .
Que n' as-tu pu me croire !
Coucy, *allant vers le corps de Monlac* .
à Fayel.
ô mon ami ! -jouis de ta lâche victoire,
monstre.
Fayel, *tranquillement* .
Voilà l' essai des châtimens affreux,
que mon juste courroux vous réserve à tous deux.
avec fureur.
traître, tu prétendais voiler ta perfidie,
comme en ce jour de crime, où, partant pour l' Asie,
ton amour insolent vint ici m' outrager :
mais toi-même as pressé l' instant de me venger.
Tantôt, à mon retour, ma recherche inutile
m' a fait voir qu' en secret retiré dans la ville,

tu paraîtrais bientôt au bruit de mon départ :
et moi, qui dédaignais les souplesses de l' art,
jusqu' à feindre à mon tour il m' a fallu descendre.
Te voilà dans le piège où tu m' as cru surprendre ;
et que vos noirs complots, vos infâmes détours
tendaient à mon honneur, et peut-être à mes jours.
il le prend, et le traîne vers sa femme.
viens, que ton sang sur elle à l' instant
rejaillisse :
malheureuse, sa mort commence ton supplice.
il veut le percer.

p120

Gabrielle, *se jetant sur lui* .
Arrêtez.
Albéric, *l' arrêtant* .
Ah ! Seigneur !
Coucy.
Ah ! Tigre furieux,
frappe ; je meurs content, si je meurs à ses yeux.
Mais ne fais point outrage à ses vertus sublimes.
Faut-il, pour m' immoler, lui supposer des crimes ?
Qui ? Nous ! Contre tes jours tramer quelque
dessein ! -
sans doute, quand tes feux m' allaient ravir sa
main,
si, de ce coup fatal, j' avais eu connaissance,
tu m' aurais vu bientôt, armé par la vengeance,
même aux yeux de son père, osant te défier,
l' obtenir ou la perdre en digne chevalier.
Mais toi, pour m' égorger sans armes, sans défense,
de forfaits inventés tu noircis ma vaillance !
Eh bien ! Vil imposteur, j' ose te démentir :
devant la France entière, avant que de mourir,
je déclare innocens Monlac, moi, -Gabrielle :
tu n' es plus son époux, tu t' es armé contre elle.
La loi des chevaliers, que trahit ta fureur,
à sa gloire, à ma mort, promet plus d' un vengeur.
Fayel.
La loi des chevaliers ! C' est moi qui la réclame :
je respecte ton titre en méprisant ton ame.

p121

à ses gardes, à Coucy.
qu' on lui donne une armure. Allons au champ
d' honneur :
ma justice y remet son glaive à ma valeur.
Je pourrais te punir, j' en ai le droit, sans doute ;
tu croirais, en mourant, que Fayel te redoute ?
Non. Français comme toi, l' honneur de me venger
m' offre un plaisir de plus à l' aspect du danger.
Coucy.
Ah ! Ton coeur une fois s' est montré digne d' elle !
Marchons.
Gabrielle, *se mettant entr' eux* .
Qu' allez-vous faire ? Et quelle horreur nouvelle !
à Coucy.
téméraire, arrêtez. Qui ? Vous ! Barbare ! Vous !
Plonger vos bras sanglans au sein de mon époux !
Vous, charger ma vertu d' un affreux parricide !
Je maudis et l' amour et l' espoir qui vous guide.
Votre abord en ces lieux m' apportait le trépas,
vous deviez le prévoir ; -et je ne m' en plains pas ;

vous hazardiez vos jours en exposant ma vie.
Mais que votre imprudence et la mienne s'expie ;
et, si nous ne pouvons détromper son courroux,
c'est à vous de mourir, puisque je meurs pour vous.
à Fayel.
vous, seigneur, écoutez...

p122

Fayel, avec la dernière violence .
Que pourrais-tu me dire
qui, de ton lâche amour, ne servît à m' instruire ?
à mes yeux, malgré toi, perçant de toutes parts,
tu m' en rends le témoin, il parle en tes regards :
dans tes moindres discours mon déshonneur
s' imprime. -
il t' aime, il est aimé, voilà ton double crime.
Ah ! Tu portes la mort et l' enfer dans mon coeur : -
montrant Coucy.
tu mourras avec moi, quand il serait vainqueur.
Soldats, loin de mes yeux, entraînez l' infidelle :
sur l' ordre d' Albéric vous disposerez d' elle.
on l' entraîne.
Coucy, aux soldats .
Barbares, de ses jours vous répondrez au roi.
Fayel.
Seul, je réponds pour vous ; n' obéissez qu' à moi.
à Coucy, en le prenant par la main.
viens assouvir la soif qui tous deux nous dévore,
l' ardente soif du sang d' un rival qu' on abhorre.
Ingrate ! Puissions-nous l' un par l' autre périr !
Que tout ce qui t' aima se puisse anéantir !
fin du quatrième acte.

p123

ACTE 5 SCENE 1

*le théâtre représente un cachot où l' on
voit une table de pierre et deux sièges.
la table est en partie cachée par un pilier.
Gabrielle, seule, assise près de la table, sur
laquelle il y a une lampe .*
Ah ! Que ma dernière heure est douloureuse et
lente !
Voici donc mon sépulchre ; on m' y plonge vivante !
ô suprême justice ! Après tant de rigueur,

daignez juger vous-même entre vous et mon coeur.
Hélas ! Un coeur sensible est un présent céleste,
pourquoi de tous vos dons est-il le plus funeste ?
Tant de traits, dont le mien s' est senti déchirer,
quel crime volontaire a pu les attirer ?
Est-il, dans l' univers, une ame infortunée
qui, voyant mes malheurs, plainût sa destinée ?

p124

Mais on ne m' apprend rien de ce combat cruel.
Ou vainqueur, ou vaincu, je crains tout de Fayel ;
sans doute il me réserve à quelque horreur
secrète. -

avec vivacité.

Raoul est en danger, et mon sort m' inquiète !
Raoul, les sarrasins ont épuisé ton flanc ;
comment défendrais-tu les restes de ton sang ?
De tes bras affaiblis à peine as-tu l' usage,
tes languissantes mains vont trahir ton courage. -
que fais-je ? -ô mon époux ! Pleine d' un lâche
effroi,
mon ame formerait quelques voeux contre toi !
elle se lève.

non, fais-moi périr seule, et par mes justes peines,
taris, avec mon sang, la source de vos haines :
gardez tous deux vos coups aux rivaux des
français ;
laissez ce faux honneur, le père des forfaits.
Eh ! Pour qui bravez-vous l' humanité trahie ?
Est-ce à moi de coûter un fils à la patrie ? -
on m' apporte la mort, mes destins sont trop doux.

p125

ACTE 5 SCENE 2

Gabrielle, Albéric, *suivi de deux gardes* .

Gabrielle.

Eh bien ? Fayel, Raoul ? ...

Albéric.

Vous n' avez plus d' époux.

Gabrielle.

Grand dieu !

Albéric.

Près de la tour que sa crainte cruelle,
pour mieux veiller sur vous, confiait à mon zèle,

j' ai vu ce long combat, où la seule fureur,
madame, a remplacé l' adresse et la valeur.
Deux guerriers n' ont jamais, dans un champ de
carnage,
laissé tant de débris témoins de leur courage.
Leurs lances dans les airs ont volé par éclats ;
les glaives fracassés sont semés sous leurs pas ;
de cent coups redoublés les casques retentissent ;
des boucliers rompus mille éclairs rejaillissent :

p126

mais par un coup plus sûr mortellement percé,
j' ai vu de son coursier votre époux renversé,
et Raoul, triomphant sur la sanglante arène,
s' élancer vers ces lieux pour briser votre chaîne.
Gabrielle, *avec véhémence* .
Courez, contre Raoul, défendez ce palais ;
je m' immole à ses yeux, s' il y rentre jamais.

ACTE 5 SCENE 3

Gabrielle, deux gardes.
Gabrielle.
Cruel ! Dans ces climats conduit par la vengeance,
voilà de ton retour l' objet et l' espérance !
Et pendant ce combat, peut-être la terreur
a parlé pour toi seul dans le fond de mon coeur :
peut-être, d' un époux trahissant la mémoire,
je ne vois que tes jours sauvés par ta victoire.
avec un sombre accablement.
ô malheureux Fayel ! ô crime ! Affreux remord !
Pour prix de ton amour, j' ai pu causer ta mort !
Je suis donc parricide. -ah ! Son ombre plaintive
poursuivra, l' oeil en feu, son épouse craintive ;
jusques dans les enfers il sera mon bourreau.
avec éclat.
anéantis, grand dieu, dans la nuit du tombeau

p127

cette coupable, hélas ! Que ta haine a formée
pour percer en tout tems les coeurs qui l' ont aimée. -
mais quel spectacle horrible effraye encor mes
yeux ?
Mon époux expirant qu' on apporte en ces lieux !

ACTE 5 SCENE 4

Fayel, Gabrielle, Albéric, gardes, avec des
flambeaux .

Gabrielle.

Punissez-moi, seigneur ; votre mort est mon
crime.

Fayel, *blessé, soutenu par des soldats, et le
corps entouré d' une écharpe* .

Tu seras satisfaite. -éloignez ma victime ;
que mes ordres vengeurs soient promptement
suivis ;

vous la ramenez quand ils seront remplis.

Gabrielle, *qu' on emmène* .

Ah ! Je vois vos malheurs, voilà mes vrais
supplices.

p128

ACTE 5 SCENE 5

Fayel, Albéric, gardes.

Fayel, *s' asséyant près de la table* .

Je t' en réserve encor, dont je fais mes délices :
c' est le soin qui m' amène en ces murs ténébreux.

Albéric.

Eh quoi ! Blessé d' un coup peut-être dangereux...

Fayel.

Raoul ne m' a porté qu' une atteinte peu sûre ;
il se croyait vainqueur en voyant ma blessure.

Relevé par D' Armance et prompt à me venger,
au sein de mon rival mon bras s' est pu plonger ;
nous mourons satisfaits, teints du sang l' un de
l' autre. -

perfide, ton trépas suivra de près le nôtre.

Albéric.

Calmez ce noir courroux : je vous ai dit, seigneur,
qu' au bruit de votre mort Gabrielle en fureur,
et maudissant Raoul...

Fayel.

Est-elle moins coupable ?

Leurs secrets entretiens et leur fourbe exécration...

p129

par le sang de Raoul leur forfait est écrit ;

le ciel fut notre juge et le ciel le punit.

Soldats, cachez sa mort : je veux que la cruelle,

en croyant qu' il triomphe, ait son coeur devant elle.

un soldat sort pour porter cet ordre.

Albéric.

Mais votre sang versé...

Fayel.

Les restes de ce sang,
par la rage allumés, bouillonnent dans mon flanc :
il semble que soudain, de mon coeur élancées,
des flâmes ont rempli mes veines épuisées :
va, je ne mourrai pas de ce coup incertain ;
quand je serai vengé, je mourrai de ma main.

Albéric.

Quel projet ! Ah ! Vivez...

Fayel.

Je déteste la vie.

Il n' est plus au pouvoir de ce coeur en furie,
qui cherche le trépas, mais qui veut le donner,
de survivre à l' ingrate, ou de lui pardonner.
Si le trône du monde eût été mon partage,
je ne l' aurais aimé que pour t' en faire hommage :
je te donne, en pleurant, la mort que je te doi ;
que puis-je pour l' amour ? -m' immoler après toi.

p130

Albéric, quand l' amour s' empara de mon ame,
je prévis cette fin de ma funeste flamme ;
je ne sais quel effroi, quelle sombre douleur
vint troubler les transports de ma naissante
ardeur :

un noir pressentiment, une horreur inouïe,
m' annonça dans l' amour le malheur de ma vie.
*on apporte un vase couvert et une lettre ; on les
pose sur la table.*

tout est prêt ! -repaissons mes yeux de ses
tourmens. -

j' en contemple à loisir les premiers instrumens.

il prend la lettre et la montre à Albéric.

reconnais le billet, où leur lâche imposture
m' enseigna l' art cruel de venger mon injure.

mettant la main sur le vase.

tu recevras ce don par Raoul inventé :
ce don devient affreux par mes mains présenté.
découvrant le vase.

sur ce coeur tout sanglant qu' ici ton coeur gémisses,
le recouvrant.

l' objet de ton amour en sera le supplice.

Albéric.

Quoi !

Fayel, *se levant* .

Quel plaisir pour moi, quand son oeil égaré,

s' arrêtant sur le coeur qui me fut préféré,

p131

verra, pour châtement, ce gage de ses crimes !
Je mourrai triomphant près de mes deux victimes.
Elle vient.
il frémit.

ACTE 5 SCENE 6

Fayel, Gabrielle, Albéric, gardes.
Gabrielle, *à Fayel* .
Terminez l' horreur où je me vois,
l' attente de la mort fait mourir mille fois.
Fayel.
T' a-t-on dit que Raoul, pour fruit de sa victoire,
de t' enlever ici recherche encor la gloire :
qu' après m' avoir pour toi percé du coup mortel,
pour forcer ta prison, il n' attend que Rhétel ?
Gabrielle.
Frappez, et prévenez sa coupable espérance.
Fayel.
lui donnant le billet, lui montrant le vase.
tiens, voilà ton arrêt. -et voici ma vengeance ;
prends, juge si Raoul doit encor m' allarmer.

p132

*en allant prendre le vase, elle jette un regard sur
Fayel ; il la retient.*
arrête. -son regard vient de me désarmer ;
il faut craindre ses pleurs, son désespoir extrême ;
et détourner les yeux en frappant ce qu' on aime.
Ma fureur est au comble. -et mon amour plus
fort. -
oui, je veux qu' elle meure. -et ne puis voir sa
mort ;
sortons.
*les gardes s' en vont avec lui, et remportent les
flambeaux, il ne reste que la lampe.*

ACTE 5 SCENE 7

Gabrielle, *seule, tenant encore la lettre* .
Que je le plains ! -mais l' écrit qu' il me laisse...
hélas ! Traçant ces mots si chers à ma tendresse,

Raoul ne croyait pas vivre encore après moi.
elle lit.
mon coeur est plus heureux, il reste auprès de
toi. -
allons. -voici la fin de mon affreux supplice ;
elle regarde le vase couvert.
et des dons de Fayel le seul que je chérisse :
mon coeur, vers ce poison, s' élance avec transport.

p133

*elle s' approche de la table, y met la lettre, pose
la main sur le vase.*
Raoul, -tu me survis ! -je dois bénir mon sort.
*elle découvre le vase, et jette un cri
terrible.*
ciel ! -un coeur tout sanglant ! ô noirceur
effroyable !
d' une voix sourde et brisée.
ah ! Raoul ! -c' en est fait.
*elle tombe sur le siège. Il est nécessaire
d' observer encore que le vase est fait de manière que
le spectateur ne voit rien.*

ACTE 5 SCENE 8

Gabrielle, Isaure.
Isaure, *entrant et parlant aux gardes qui sont
à la porte en dehors .*
Vous la croyez coupable ;
je suis donc sa complice, et le suis sans remord ;
laissez-moi partager ses tourmens et sa mort.
*elle avance vers Gabrielle, qui lui fait un
geste sans pouvoir parler.*
quoi ! Que me montrez-vous avec tant d' épouvante ?
ayant regardé le vase.
ô crime ! ... Gabrielle ! Ah ! Je la vois mourante,

p134

immobile, l' oeil fixe, attaché sur ce coeur,
qui semble sur lui seul concentrer sa douleur ;
pâle, froide, insensible, et comme anéantie ;
tâchons de soulever sa tête appesantie.
elle lui soulève la tête.
elle veut me parler. -ses efforts impuissans
ne trouvent dans son sein que des gémissemens.
C' est la mort. Oui, ce sont ses muettes alarmes,

meurtrières douleurs qui n' ont ni cris, ni larmes.
Gabrielle se lève avec une espèce de convulsion.
mais quels profonds sanglots, et quels transports soudains !
Gabrielle, *égarée* .
Raoul, mon cher Raoul ! ...
elle retombe.
Isaure.
Permettez que mes mains
éloignent...
elle veut ôter le vase.
Gabrielle, *l' arrêtant* .
Sur ton coeur, ah ! Que le mien expire.
Isaure, *recouvrant le vase, le met derrière le pilier* .
De ses sens égarés déplorable délire !

p135

Gabrielle, *regardant à l' endroit où était le vase, et croyant toujours le voir* .
Cher amant, le voilà sous mes yeux éperdus
ce coeur où je régnai, mais... où je ne suis plus !
Errante autour de lui, ton ame fugitive
se plaint, m' appelle, attend que la mienne la suive.
elle se relève.
ce coeur auprès du mien semble se ranimer,
dans ce vase odieux je vois ton sang fumer...
elle retombe.
Isaure.
Non, vous ne voyez plus ce triste objet d' alarmes.
Gabrielle.
Je veux l' ensevelir dans un torrent de larmes.
Hélas ! Mes yeux glacés cherchent en vain des
pleurs,
mes cris sont étouffés sous le poids des douleurs.
Isaure.
Madame, votre père entré dans cette ville...
Gabrielle, *montrant toujours la place où était le vase* .
De tous les opprimés ce coeur était l' asyle.
Isaure.
Reprenez vos esprits. Votre père et Rhétel
arrivaient à l' instant, et demandaient Fayel :

p136

ils vont, trop tard, hélas ! Détromper sa furie :
mais pour l' amour d' un père il faut souffrir la

vie.

Gabrielle, *dans son égarement et croyant voir son père* .

C' est vous, mon père ! -eh bien ! Contemplez mes malheurs,
ce sang, ce coeur, ces morts, cet appareil
d' horreurs.

Qui plongeait votre fille en cet abîme immense ?
Qui ? -l' abus de vos droits et mon obéissance.
*elle retombe appuyée sur la table et affaissée
par la douleur.*

Isaure.

Quel bruit ai-je entendu ? -c' est son barbare
époux ;
éploré, chancelant, il se traîne vers nous.
Tigre, viens voir encor, dans ton infâme joie,
sous tes coups se débattre et palpiter ta proie.

p137

ACTE 5 SCENE 9

Fayel, Gabrielle, Isaure, gardes, *avec des
flambeaux* .

Fayel, *les cheveux épars, et dans le plus grand
désordre* .

Qu' ai-je appris ? -ah ! Cruels, laissez-moi mon
erreur :

Rhétel, en m' éclairant, tu combles mon malheur.
Elle était innocente ! -ô crime irréparable !
à ses soldats.

vengez-vous, vengez-la d' un monstre impitoyable ;
je viens d' offrir au monde, au ciel épouvanté,
un prodige d' horreurs par moi seul inventé. -
à Albéric, en tombant dans ses bras.

mais parle. Je ne puis lever les yeux sur elle ;
respire-t-elle encore ?

Albéric.

Oui, seigneur.

Fayel, *d' une voix faible, et s' approchant
d' elle* .

Gabrielle !

Gabrielle, *toujours égarée et lui jetant un
coup d' oeil sans voir* .

Mon père ! -approchez-vous. -ouvrez moi donc
vos bras.

p138

Fayel lui tend les siens, elle s' y jette.
j' y meurs digne de vous, et vous n' en doutez pas ;
j' immolais mon amant à l' époux qui me tue. -
mais empêchez Fayel de venir à ma vue
compter tous les degrés de mes affreux tourmens,
insulter et sourire à mes derniers momens.
Fayel, *désespéré* .
Non ; je viens implorer le plus cruel supplice.
Gabrielle, *le reconnaissant à la voix, et se*
rejetant sur la table avec un cri d' horreur .
Ah ! ... je meurs.
Fayel, *lui présentant son épée* .
Prends ce fer. Que ta main me punisse.
Qu' il déchire mon coeur par la douleur brisé,
dévorer de remords, par la honte écrasé :
mes yeux, avec terreur, ont vu ton innocence. -
c' est à mon désespoir à remplir ta vengeance.
il veut se tuer.
Albéric, *le désarmant* .
Seigneur, que faites-vous ?
Fayel.
Rendez-moi par pitié
ce fer, le seul secours que me doit l' amitié :
donne, -ou frappe toi-même. Ah ! Ma femme
outragée
mourra moins malheureuse en se voyant vengée.
Que ses derniers regards, tournés vers son époux,
sur un monstre puni s' arrêtent sans courroux.

p139

Gabrielle, *revenant de son évanouissement, et*
regardant le vase .
Raoul ! ...
Fayel.
ôtant le vase et le donnant à un garde qui
l' emporte.
délivrez-la de ce spectacle horrible.
Gabrielle, *tendant les mains machinalement* .
Il t' arrache à mes mains, objet cher et terrible !
Eh ! Quel nouveau forfait a-t-il donc apprêté ?
regardant Fayel.
Isaure, le vois-tu ? -ce tigre ensanglanté
s' acharne à déchirer les restes du carnage.
Vois ce coeur palpitant que frappe encor sa rage ;
sous les couteaux tranchans j' entends ce coeur
gémir ;
Fayel *désolé tombe sur un siège.*
vois ses lambeaux épars que Fayel vient m' offrir. -
arrête, monstre, arrête. -eh quoi ! Tes mains
fumantes

osent porter ce coeur sur mes lèvres sanglantes !
Fayel.
Dieu ! Suis-je assez puni ?
Gabrielle, *respirant à peine, et d' une voix éteinte* .
Ce coup finit mon sort,
tout mon sein se remplit des glaces de la mort.
elle prend la lettre.
ô moitié de mon coeur, à qui l' autre ravie,
dans un trépas si long vécut anéantie,

p140

avec toi je la sens enfin se réunir ;
je renaiss un moment à mon dernier soupir.
elle expire.
Fayel, *se levant avec transport* .
Elle meurt ! -je la suis. -j' en vois la route sûre.
à part.
ô parricides mains, déchirez ma blessure ;
que mon ame et mon sang, qui brûlent de sortir,
par ce triste chemin se puissent affranchir.
il veut arracher l' appareil.
Albéric.
Secondez-moi, D' Armance, arrêtons sa furie.
Fayel *repousse Albéric, se jette sur*
D' Armance, lui prend son poignard et se frappe .
Mon bras seul m' est fidèle, il termine ma vie.
il tombe aux pieds de sa femme.
ah ! J' expire à tes pieds. -amis, qu' un seul
tombeau
avec elle... et ce coeur... enferme leur bourreau.
il prend la main de Gabrielle.
ton ame fuit en vain mon ame qui l' adore ;
qu' à ta main, malgré toi, ma main s' unisse encore.
Impitoyable amour, où nous as-tu conduits ?
en se montrant, montrant Gabrielle.
les crimes... les malheurs... voilà tes dignes
fruits.
fin du cinquième et dernier acte.

p58

Livros Grátis

(<http://www.livrosgratis.com.br>)

Milhares de Livros para Download:

[Baixar livros de Administração](#)

[Baixar livros de Agronomia](#)

[Baixar livros de Arquitetura](#)

[Baixar livros de Artes](#)

[Baixar livros de Astronomia](#)

[Baixar livros de Biologia Geral](#)

[Baixar livros de Ciência da Computação](#)

[Baixar livros de Ciência da Informação](#)

[Baixar livros de Ciência Política](#)

[Baixar livros de Ciências da Saúde](#)

[Baixar livros de Comunicação](#)

[Baixar livros do Conselho Nacional de Educação - CNE](#)

[Baixar livros de Defesa civil](#)

[Baixar livros de Direito](#)

[Baixar livros de Direitos humanos](#)

[Baixar livros de Economia](#)

[Baixar livros de Economia Doméstica](#)

[Baixar livros de Educação](#)

[Baixar livros de Educação - Trânsito](#)

[Baixar livros de Educação Física](#)

[Baixar livros de Engenharia Aeroespacial](#)

[Baixar livros de Farmácia](#)

[Baixar livros de Filosofia](#)

[Baixar livros de Física](#)

[Baixar livros de Geociências](#)

[Baixar livros de Geografia](#)

[Baixar livros de História](#)

[Baixar livros de Línguas](#)

[Baixar livros de Literatura](#)
[Baixar livros de Literatura de Cordel](#)
[Baixar livros de Literatura Infantil](#)
[Baixar livros de Matemática](#)
[Baixar livros de Medicina](#)
[Baixar livros de Medicina Veterinária](#)
[Baixar livros de Meio Ambiente](#)
[Baixar livros de Meteorologia](#)
[Baixar Monografias e TCC](#)
[Baixar livros Multidisciplinar](#)
[Baixar livros de Música](#)
[Baixar livros de Psicologia](#)
[Baixar livros de Química](#)
[Baixar livros de Saúde Coletiva](#)
[Baixar livros de Serviço Social](#)
[Baixar livros de Sociologia](#)
[Baixar livros de Teologia](#)
[Baixar livros de Trabalho](#)
[Baixar livros de Turismo](#)